

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

N° 4. — AVRIL 1903.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 4

L'idée de Dieu et Victor Hugo, par Victor Hugo.....	193
Notions sur la destinée de l'âme après la mort, par Ed. Grimard.....	200
Anniversaire de la désincarnation de P. G. Leymarie, par Algol.....	208
Vieilles notes, par Léopold Dauvil.....	213
La peine de mort et les impressions d'un juré, par Léon Denis.....	220
Causerie sur l'idée de Dieu, par Diane Marest.....	223
Un dernier mot au sujet de l'idée de Dieu, par M. L.....	227
Saint Pierre et le Diable, par C. Fannie Allyn.....	228
Aspiration de l'âme vers l'inconnu, par E. Couillaud.....	230
Sagesse, poésie, par Julien Larroche.....	232
Un bon médium à l'horizon, par Em. L. Magniu.....	232
Un cas remarquable de télépathie, par L. Kauffmann.....	236
L'inspiration, par J. de Kronhelm.....	238
Le médium missionnaire, communication obtenue par Mme Potier.....	242
Involution ou Rédemption, par Prosper Gayvalet.....	245
Un appel.....	247
Enquête scientifique sur les stigmates.....	247
Jules Janin et le spiritisme.....	247
Le procès Rothe.....	248
Rhéal'Ondine, par M. A. B.....	248
Bibliographie.....	256

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 44 premières années, 1858 à 1901, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 45^e année, 1902, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide. prix* : 2 fr. 50 par volume. Prix spécial pour la collection entière



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

46^e ANNÉE.

N^o 4.

1^{er} AVRIL 1903.

L'IDEE DE DIEU ET VICTOR HUGO

CONTEMPLATION SUPRÊME

(Extrait de « Postscriptum de ma vie »)

.....

Chose inouïe, c'est au-dedans de soi qu'il faut regarder le dehors. Le profond miroir sombre est au fond de l'homme. Là est le clair-obscur terrible. La chose réfléchie par l'âme est plus vertigineuse que vue directement. C'est plus que l'image, c'est le simulacre, et dans le simulacre il y a du spectre. Ce reflet compliqué de l'Ombre, c'est pour le réel une augmentation. En nous penchant sur ce puits, notre esprit, nous y apercevons à une distance d'abîme, dans un cercle étroit, le monde immense. Le monde ainsi vu est surnaturel en même temps qu'hu-

main, vrai en même temps que divin. Notre conscience semble apostée dans cette obscurité pour donner l'explication.

C'est là ce qu'on nomme l'intuition.

Humanité, Nature, Surnaturalisme. A proprement parler, ces trois ordres de faits sont trois aspects divers du même phénomène. L'humanité dont nous sommes, la nature qui nous enveloppe, le surnaturalisme qui nous enferme en attendant qu'il nous délivre, sont trois sphères concentriques ayant la même âme, Dieu.

Ces trois sphères, car c'est là le vaste amalgame, se pénètrent et se confondent, et sont l'unité. Un prodige entre dans l'autre. Une de ces sphères n'a pas un rayon qui ne soit la tige ou le prolongement du rayon de l'autre sphère. Nous les distinguons, parce que notre compréhension, étant successive, a besoin de division. Tout à la fois ne nous est pas possible. L'incommensurable synthèse cosmique nous surcharge et nous accable.

Les religions, à l'époque peu avancée du genre humain où nous sommes, sont encore en bas âge. Qu'on ne s'y trompe pas, croire est une science en même temps qu'une soif. On croit d'instinct, puis on croit de logique. Les religions faisant partie de la civilisation, il y a pour les religions, comme pour tout le reste, l'enfance de l'art. Et ce mot est pris ici en bonne part. A l'heure où nous sommes, les religions ignorent. Elles ont créé Dieu. Ne leur apportez pas de lumière nouvelle; leur Dieu est bâclé. Elles n'en veulent pas d'autre.....

..... Chaque culte le met dans un livre; défense à lui d'être ailleurs. Le Talmud est sa gaine, le Zend-Avesta est son étui, le Koran est son fourreau, la Bible est sa boîte. Il a des fermoirs. Les prêtres le gardent sous enveloppe. Ils ont seuls droit d'y toucher. De temps en temps, ils le prennent dans leurs mains et le font voir.

Voilà où en est l'illimité. Toutes les religions, anciennes ou actuelles, s'efforcent de finir Dieu.

Pourquoi?

C'est qu'un Dieu fini, c'est un dieu commode. Le rayonnant en tous sens n'est point facile à manier. Mettez donc le soleil dans un ostensor.

Dieu, incompréhensible au savant, est inintelligible à l'ignorant. L'infini ayant un moi, voilà qui n'est pas peu de chose à imaginer.

..... Les religions, c'est Dieu donné à l'homme par bouchées.

L'Âme-Univers, faites donc comprendre cette abstraction prodigieuse à la grosse foule ignorante, et ignorante utilement pour vous. Un Jupiter de marbre ou un Sabaoth de bronze, cela se voit. Or, on ne croit que ce qu'on voit. (Fausse vérité qui est à la fois le point de départ de l'idolâtrie et le point de départ de l'athéisme.)

Rien donc hors du Véda, rien hors du Toldos-Jeschut, rien hors du Koran, rien hors de la Genèse, rien hors des docteurs, rien hors des prophètes, rien hors des évangélistes; et, si Dieu déborde, on le rognera.

C'est au nom de Moïse que Bellarmin foudroyait Galilée.....

Galilée se courba devant l'orthodoxie; Campanella non. L'inquisition mit Campanella en prison pendant vingt-sept ans et l'appliqua à la question sept fois, et chaque fois la torture dura vingt-quatre heures. Quel était son attentat? Avoir

affirmé que le nombre des étoiles est infini. Ainsi les religions en viennent à ceci que, devant elles, l'infini est un crime.

Aux yeux du nihilisme, l'infini n'est pas criminel, il est ridicule. On a entendu tout récemment (*ceci est écrit en 1864*) en pleine Académie savante, cette parole caractéristique : « Arrêtons-nous, car nous tomberions dans les puérilités de l'infini. » Et cette autre : « Ceci n'est pas sérieux, c'est de la religion. »

Done, voilà la science, du moins une certaine science académique et officielle, aussi myope que l'idolâtrie. La science d'état donne la réplique à la religion d'état. Elle recule, elle aussi, devant l'infini. Ces rapetissements n'ont rien qui déplaie au maître. Là où il y a des sénats, cette science en est.

Faire l'univers substance et bloc, faire du grand Tout une simple agrégation de molécules sans mélange d'aucun ingrédient moral, et par conséquent aboutir à ceci que la force est le droit, ce qui entraîne cette autre conséquence que la jouissance est le devoir, raccourcir l'homme à la bête, le diminuer de toute la hauteur de l'âme retranchée, en faire une chose comme une autre, cela supprime net bien des déclarations sur la dignité humaine, la liberté humaine, l'inviolabilité humaine, l'esprit humain, etc., et rend tout ce tas de matière plus maniable.

L'autorité d'en bas, la fausse, gagne tout ce que perd l'autorité d'en haut, la vraie. Plus d'infini, partant plus d'idéal ; plus d'idéal, partant plus de progrès, partant plus de mouvement. Immobilité donc. Statu quo, étang ; c'est là l'ordre.

Il y a de la putréfaction dans cet ordre là.

L'homme veut être eau courante. Chose merveilleuse, la liberté, c'est la santé. Un ruissellement, un murmure, une pente, un parcours, un but, une volonté, pas de vie sans cela. Sinon une prompte pourriture. Vous serez fétides, et vous donnerez aux autres votre peste. Le despotisme est miasmatique. Se délivrer, c'est se désinfecter. Aller en avant est un assainissement. Il n'y en a pas moins des gens qui poussent le goût de la tranquillité jusqu'à admirer une civilisation à surface de marais.

L'âme dans l'homme est une inquiétude.

L'infini hors de l'homme est un appel.

L'infini s'ouvre, l'âme entre. Entrer, c'est marcher ; entrer, c'est voler ; entrer, c'est planer. Qu'est cela ? C'est du désordre. Demandez à la cage ce qu'elle pense de l'aile. La cage répondra : l'aile c'est la rébellion.

Oter l'âme, c'est couper l'aile. Oter l'infini, c'est supprimer le champ. La tranquillité est rétablie.

S'il n'y a pas dans l'homme autre chose que dans la bête, prononcez donc sans rire ces mots : Droits de l'homme et du citoyen. Ces mots : Droit du bœuf, droit de l'âne, droit de l'huître, rendront le même son.

C'est un peu ce que souhaitent les despotes.

La science académique, la science d'état, leur rend ce service, et le leur rend de bonne foi, nous le pensons. Elle ne trompe pas, elle se trompe. C'est bassesse de vue, non de cœur. Aussi essayons-nous de l'éclairer.

Cette science prend la petitesse pour l'exactitude. Elle est de tempérament timide, elle a l'effroi facile, elle ne va pas volontiers à la découverte. L'infini, quel voyage à entreprendre ! Dès que le 8 se renverse elle s'arrête court. Passe pour l'algèbre, mais la science entière n'est pas l'algèbre. Toute question veut être sondée. Pourquoi refuser l'examen

C'est la science académique et officielle qui, pour avoir plutôt fait, pour rejeter en bloc toute la partie de la nature qui ne tombe pas sous nos sens et qui, par conséquent, déconcerte l'observation, a inventé le mot *supernaturalisme*.

Ce mot, nous l'adoptons, nous. Il est utile pour distinguer. Nous nous en sommes déjà servi et nous nous en servirons encore ; mais, à proprement parler et dans la rigueur du langage, disons-le une fois pour toutes, ce mot est vide.

Il n'y a pas de *supernaturalisme*. Il n'y a que la nature.

La nature existe seule et contient tout. Tout Est. Il y a la partie de la nature que nous percevons, et il y a la partie de la nature que nous ne percevons pas. Pan a un côté visible et un côté invisible. Parce que sur ce côté invisible, vous jetterez dédaigneusement ce mot *supernaturalisme*, cet invisible existera-t-il moins ? X reste X.

L'inconnu est à l'épreuve de votre vocabulaire. Nier n'est pas détruire. Le *supernaturalisme* est immanent. Ce que nous apercevons de la nature est infinitésimal. Le prodigieux être multiple se dérobe presque tout de suite au court regard terrestre ; mais pourquoi ne pas le poursuivre un peu ?

Toutes ces choses, spiritisme, somnambulisme, catalepsie, convulsionnaires, seconde vue, tables tournantes ou parlantes, invisibles frappeurs, enterrés de l'Inde, mangeurs de feu, charmeurs de serpents, etc., si faciles à railler, veulent être examinées au point de vue de la réalité. Il y a là peut-être une certaine quantité de phénomène entrevu.

Si vous abandonnez ces faits, prenez garde, les charlatans s'y logeront, et les imbéciles aussi. Pas de milieu : la science, ou l'ignorance. Si la science ne veut pas de ces faits, l'ignorance les prendra. Vous avez refusé d'agrandir l'esprit humain, vous augmentez la bêtise humaine. Où Laplace se récuse, Cagliostro paraît.

De quel droit, d'ailleurs, dites-vous à un fait : Va-t'en. De quel droit chassez-vous un phénomène ? De quel droit dites-vous à l'inattendu : je ne t'examinerai pas ? De quel droit raturez-vous une des données du problème ? De quel droit mettez-vous la nature à la porte ?

De ce qu'un fait vous semble étrange, vous concluez qu'il n'est pas. C'est hardi : les mandarins seuls ont de ces vaillances-là. Mais toute la science commence par être étrange. La science est successive. Elle va d'une merveille à l'autre. Elle monte à l'échelle.....

Ce qui n'est pas sérieux, c'est la science ricanant.

..... On tient pour suspectes l'induction et l'intuition ; l'induction, le grand organe de la logique ; l'intuition, le grand organe de la conscience. N'admettre que le palpable et le visible, cela se qualifie observation. C'est élimination, et rien autre chose. Et, qui sait ? élimination du réel ?

Disons-le, — car nulle faveur dans ces pages sincères et nous ne sommes au service que de la vérité, — de nos jours, un certain esprit scientifique n'est pas moins étroit que l'esprit religieux. L'erreur fait peau neuve, mais reste l'erreur ; elle était fétichisme, elle devient idolâtrie ; elle était athéisme, elle devient nihi-

lisme. Que de progrès encore à accomplir ! Les deux ornières, l'ornière erreur et l'ornière imposture, sont d'accord pour faire verser la vérité.

Somme toute, qu'on le sache, science et religion sont deux mots identiques ; les savants ne s'en doutent pas, les religieux non plus. Ces deux mots expriment les deux versants du même fait, qui est l'infini. La Religion-Science, c'est l'avenir de l'âme humaine.

Une des routes pour y arriver est l'intuition.

.....

Pour bien voir l'homme, il faut regarder la nature ; pour bien voir la nature et l'homme, il faut contempler l'infini. Rien n'est le détail, tout est l'ensemble. A qui n'interroge pas tout, rien ne se révèle.

.....

L'idée de Nature résume tout. Du plus ou moins de densité de cette idée démesurée résulte la philosophie entière.

Serrez cette idée au plus près, faites-la immédiate et palpable, réduisez-la au moindre volume possible en lui conservant d'ailleurs tout ce qui la compose, aménagez-là, en un mot, à l'état concret, vous avez l'homme ; dilatez-la, vous percevez Dieu. L'humanité étant un microcosme, on conçoit l'erreur de ceux qui, comme Fichte, s'en contentent, et qui voient le monde en elle. L'homme est Dieu en petit format.

Mais prendre pour Dieu l'homme, c'est la même méprise que prendre pour univers la terre. Vous mettez le grain de cendre si près de votre prunelle qu'il vous éclipse l'infini.

Les choses sont les pores par où sort Dieu. L'univers le transpire. Toutes les profondeurs le font paraître à toutes les surfaces. Quiconque médite voit le créateur perler sur la création. La religion est la mystérieuse sueur de l'infini. La nature secrète la notion de Dieu. Contempler est une révélation ; souffrir en est une autre. Dieu tombe goutte à goutte du Ciel, et larme à larme de nos yeux.

A quoi bon Tout s'il n'était pas là comme fin ?

Fin c'est-à-dire but.

On croit que fin signifie mort. Erreur. Fin signifie vie.

L'existence terrestre n'est autre chose que la lente croissance de l'être humain vers cet épanouissement de l'âme que nous appelons la mort. C'est dans le sépulcre que la fleur de la vie s'ouvre.

.....

La nature n'est pas une chose et la destinée n'en est pas une autre. Il n'y a pas une loi extérieure et une loi intérieure. Le phénomène universel se réfracte d'un milieu dans l'autre. De là les apparences diverses ; de là les différents systèmes de faits, tous concordants dans le relatif, tous identiques dans l'absolu. L'unité d'essence entraîne l'unité de substance, l'unité de substance entraîne l'unité de loi. Voici le vrai nom de l'Être : Tout Un.

.....

... Le monde est une pile de Volta et en même temps est un esprit ; le Nil et l'Eus s'abordent et s'accouplent ; de l'immatériel au matériel la fécondation est possible ; ce sont les deux sexes de l'infini ; il n'y a pas de frontières ; tout s'amal-

game et s'aime; flux et reflux du prodige dans le prodige; mystère, énormité, vie.

O destinée! ô création!

La mère pleure, l'enfant crie, la bête fauve gémit ou rugit, ce qui est gémir, l'arbre frissonne, l'herbe frémit, la nuée gronde, le mont tressaille, la forêt murmure, le vent se lamente, la source larmoie, la mer sanglote, l'oiseau chante. On naît, c'est pour souffrir; on vit, c'est pour souffrir; on aime, c'est pour souffrir; on travaille, c'est pour souffrir; on est beau, c'est pour souffrir; on est juste, c'est pour souffrir; on est grand, c'est pour souffrir. La volonté aboutit à un ajournement, l'utopie; la science aboutit à un doute, l'hypothèse. On gravit ce qu'on ne franchira pas, on commence ce qu'on n'achèvera pas, on croit ce qu'on ne prouvera pas, on bâtit ce qu'on n'habitera pas, on plante de l'ombrage pour autrui. Le progrès est une série de Chanaans toujours entrevus, jamais conquis par qui les rêve; ceux qui les ont niés y entrent. De jouissance, point, et pour personne. La tyrannie est lourde aux tyrans; la bonté est amère aux bons. L'ingratitude, quel fond de calice! Aucune chose ne s'ajuste à nous; on n'entre jamais tout à fait dans la place où l'on est; on ne reconnaît son moule dans aucun des creux de la vie; on a toujours du trop ou du moins; toute patrie est un exil, tout exil est une patrie; Ailleurs semble toujours préférable à Ici; nos plus grandes plénitudes sont le vide.

Une seule sérénité est possible, celle de la conscience. Il y a du nuage sur tout le reste. Obscurité majestueuse!

Et pourquoi s'étonner et se plaindre, et que demandez-vous, mourir étant dû à l'homme!

Qu'est-ce qu'il vous faut donc?

... Qu'est-ce que l'homme sur la terre a de plus que les autres êtres?

La faculté de faire le bien ou le mal.

A lui commence cette faculté, et par conséquent, cette notion : le bien et le mal.

Le bien et le mal, quelle ouverture sur l'inconnu!

Révélation de la loi morale.

Pouvoir faire le bien ou le mal, qu'est-ce? C'est la liberté. Et qu'est-ce encore? C'est la responsabilité. Liberté ici, responsabilité ailleurs, ô découverte splendide!

La liberté, c'est l'âme!

Liberté implique résurrection; car résurrection, c'est responsabilité. Pour accomplir sa loi, c'est-à-dire pour devenir de liberté responsabilité, il faut absolument qu'après la vie ce phénomène, qui est l'homme même, persiste. Donc, et irrésistiblement, voilà la survivance de l'âme au corps démontrée.

Ce sont là les ténèbres sacrées.

La loi morale est le fil trouvé dans le labyrinthe.

Je sens de la chaleur, j'avance, c'est le bien; je sens du froid, je recule, c'est le mal. L'affinité de Dieu avec mon âme se manifeste par une ineffable caresse obscure quand je m'approche de lui. Je pense, je le sens près de moi; je crée, je le sens plus près; j'aime, je le sens plus près; je me dévoue, je le sens plus près encore.

Ceci n'est ni de l'observation, car je ne vois ni ne touche rien; ni de l'imagination, car la vertu serait imaginaire alors; c'est de l'intuition.

Toutes les racines de la loi morale sont dans ce que j'ai appelé le surnaturalisme.

Nier le surnaturalisme, ce n'est pas seulement fermer les yeux à l'infini, c'est couper toutes les vertus de l'homme par le pied. L'héroïsme est une affirmation religieuse. Quiconque se dévoue prouve l'éternité. Aucune chose finie n'a en elle l'explication du sacrifice.

Celui qui écrit ces lignes l'a déjà dit quelque part, l'idéal sur la terre, l'infini hors de la terre, c'est là le double but qui est en même temps le but unique, car l'un mène l'homme au progrès et l'autre mène l'âme à Dieu.

On peut, à coup sûr, être un esprit ironique et tranquille, ne croire à rien, et quitter cette vie d'une façon fière...

... Mais c'est plutôt bien faire sa sortie que bien mourir.

Bien mourir, c'est mourir comme Léonidas pour la patrie, comme Socrate pour la raison, comme Jésus pour la fraternité. Socrate meurt par intelligence et Jésus par amour; il n'est rien de plus grand et de plus doux. Heureux entre tous ceux dont la mort est belle ! L'âme, momentanément arrêtée ici bas dans l'homme, mais consciente d'une destinée solidaire avec l'univers, leur doit ce contentement de pouvoir associer l'idée de beauté à l'idée de mort, vague preuve d'avenir qui satisfait l'âme confusément.

.....

Ce sublime désir de l'impénétrable : être pénétré, fait éclore en vous la prière.

Peu à peu l'horizon s'élève, et la méditation devient contemplation; puis il se trouble, et la contemplation devient vision. On ne sait quel tourbillon d'hypothétique et de réel, ce qui peut être compliquant ce qui est, notre invention du possible nous faisant à nous-mêmes illusion, nos propres conceptions mêlées à l'obscurité, nos conjectures, nos rêves et nos aspirations prenant forme, tout cela chimérique sans doute, tout cela vrai peut-être, des apparitions d'âmes dans des éclairs, des passages rapides de linéaires, de doux visages aimés s'ébauchant dans des transparences inexprimables, de fuyants sourires dans la nuit, le prodigieux songe de l'immanence entrevue, quel vertige ! Les apocalypses viennent de là.

.....

Je pense par instants avec une vive joie profonde qu'avant douze ou quinze ans d'ici, au plus tard, je saurai ce que c'est que cette ombre, le tombeau, et j'ai une sorte de certitude que mon espoir de clarté ne sera pas trompé.

O vous que j'aime, ne vous affligez pas de ce cri que je pousse vers l'attente suprême, ne vous attristez pas de cette impatience, car j'ai la foi que c'est dans l'infini qu'est le grand rendez-vous. Je vous y retrouverai sublimes et vous m'y reverrez meilleur. Et nous nous y aimerons comme sur la terre, et en même temps comme au ciel, avec le redoublement mystérieux de l'immensité.

La vie n'est qu'une occasion de rencontre; c'est après la vie qu'est la jonction. Les corps n'ont que l'embrassement, les âmes ont l'étreinte. Vous figurez-vous, ô mes bien-aimés, ce divin baiser de l'azur quand il n'y a plus dans le moi que de la lumière ! La manière dont s'aiment les transfigurés fait partie de ce que nous appelons ici le jour. Leur accouplement est rayon. Qui sait si tous nos échauffements célestes pour le devoir et la vertu ne nous viennent pas ineffablement de leur clarté, s'ils ne nous rendent pas ce service de nous faire bons en étant heureux, et s'ils n'ont pas pour loi sublime d'être utiles parce qu'ils sont aimés ?

Tâchons d'être un jour parmi eux. Et ici-bas, jusqu'à ce que la grande heure sonne, vous et moi, moi surtout, qui suis si entravé d'imperfections et qui ai

tant à faire pour arriver à la bonté, ne nous reposons pas, travaillons, veillons sur nous et sur les autres, dépeçons-nous pour la probité, prodiguons-nous pour la justice, ruinons-nous pour la vérité, sans compter ce que nous perdons, car ce que nous perdons, nous le gagnons. Point de relâche. Faisons selon nos forces, et au delà de nos forces. Où y a-t-il un devoir ? où y a-t-il une lutte ? où y a-t-il un exil ? où y-a-il une douleur ? Courons-y. Aimer, c'est donner ; aimons. Soyons de profondes bonnes volontés. Songeons à cet immense bien qui nous attend, la mort.

VICTOR HUGO

(A suivre.)

NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'ÂME APRÈS LA MORT

(Suite).

II

LA DESTINÉE DE L'ÂME D'APRÈS LE CHRISTIANISME (1).

Après avoir étudié quelles furent les terreurs et les espérances plus ou moins problématiques des peuples de l'antiquité concernant les destinées de l'âme après la mort, nous arrivons à l'étude des mêmes idées, mais singulièrement modifiées, par la doctrine judéo-chrétienne, dès les siècles apostoliques.

LE CIEL. Occupons-nous tout d'abord du ciel. Le mot *ciel* se dit en général de l'espace indéfini qui environne la terre de toutes parts. Il est tiré du latin *cælum* qui, lui-même, dérive du grec *Koïlos*, creux, par la raison que le ciel nous apparaît comme une immense concavité.

Les anciens croyaient à l'existence de plusieurs cieux superposés, composés d'une matière solide et transparente formant des sphères concentriques dont la terre occupait le centre. Ces sphères étaient censées tourner autour de la terre, entraînant avec elles les astres qui semblaient y être attachés. Cette idée à laquelle avait donné naissance l'insuffisance des connaissances astronomiques fut celle de toutes les théogonies qui firent des cieux ainsi superposés par couches concentriques, les divers plans ou degrés des béatitudes progressives. Le dernier, le plus élevé, était naturellement le séjour de la félicité suprême. Selon l'opinion commune, il y en avait sept, de là l'expression : « être au septième ciel » pour désigner le bonheur par excellence.

Les Musulmans, plus exigeants, en admettaient neuf ; quant à l'astronome Ptolémée qui, sans doute, avait ses raisons pour cela, il n'en comptait pas

(1) Voir le *Ciel et l'Enfer*, par Allan Kardec.

moins de onze dont le dernier était l'Empyrée, nom qui aujourd'hui encore s'applique au séjour de la gloire éternelle.

La théologie chrétienne, plus modeste dans la supputation des régions supra-terrestres, ne reconnaît que trois ciels. Le premier n'est autre que l'espace atmosphérique où flottent les nuages, le second est l'étendue sans bornes où se meuvent les astres, le troisième, monde invisible et mystérieux dont la place est inconnue, est la demeure du Très-Haut, en même temps que le séjour des élus qui, jusqu'à la consommation des siècles, contempleront son inexprimable Majesté. C'est en raison de cette croyance que Saint Paul fut, dit-on, enlevé au troisième ciel.

Les différentes hypothèses concernant le séjour des bienheureux reposent toutes sur la double erreur que la terre, d'une part, est au centre de l'univers et qu'en second lieu, la région où roulent les astres est limitée dans l'espace infini. Or c'est par delà cette limite imaginaire que tous les systèmes anciens ont placé la demeure du Créateur du monde — singulière anomalie qui relègue l'auteur et le régulateur de toute vie aux confins de la création, au lieu de le placer au centre même de l'univers d'où l'irradiation de sa pensée pourrait rayonner dans l'orbe entier de son étendue.

L'on sait que la science a fait justice de ces conceptions injustifiables. Nous savons, aujourd'hui, que notre terre, bien loin d'être le pivot de la création, n'est qu'un des astres les plus infimes qui gravitent dans les stepes de l'immensité, que notre soleil lui-même, pour aussi grandiose qu'il soit, ne gouverne qu'un tourbillon de planètes en nombre très limité et qu'en raison de l'organisation cosmogonique, les étoiles sont d'innombrables soleils autour desquels gravitent d'autres terres constituant d'autres tourbillons spéciaux, indépendants et séparés les uns des autres par des distances dont la prodigieuse grandeur défie le rêve des imaginations les plus audacieuses.

Dès lors, n'est-on pas en droit de se demander pourquoi notre globe, atome minuscule de cette agglomération gigantesque et l'un des moindres grains de cette poussière d'astres semés dans l'étendue, étant, d'autre part, l'un des moins favorisés en fait d'habitabilité, aurait été choisi par Dieu comme siège unique de la vie et lieu de relégation pour ses créatures de prédilection.

Devant les révélations de la science, nous l'avons dit, s'écroula l'échafaudage d'une création de fantaisie, si bien que les théologiens, mis en face d'un univers dont les frontières s'étaient effacées dans les profondeurs de l'infini, ne savent plus, dans leur désarroi, où placer désormais leur ciel imaginaire.

Quoi qu'il en soit, que font les élus dans le ciel dont nul ne connaît la place, mais qui doit exister quelque part ? Ces élus jouissent, pendant l'éternité, d'une « béatitude contemplative ». S'il faut en croire les auteurs de

certains traités religieux, tous, vêtus de robes blanches et la tête couronnée de palmes, ils se tiennent assis sur d'innombrables rangées de trônes entourant le trône suprême de l'Eternel... Et là, ils chantent, ces bienheureux glorifiés, ils chantent des cantiques, sans fin ni trêve. Certes, ils doivent être merveilleux ces concerts célestes et remplir d'une ineffable harmonie les voûtes sonores de l'Empyrée. Toutefois, que penser de cette immobilité sculpturale, de cette stérile passivité ? L'éternité ne doit-elle pas paraître bien longue à ces élus figés, momifiés dans leur bonheur ininterrompu ? Oui, fort longue, à coup sûr, s'il nous est permis d'en juger par la niaise placidité des figures angéliques que groupent en leurs tableaux les peintres qui ont essayé de nous donner une idée de l'immuable représentation paradisiaque... têtes pâles, anémiées par l'ennui que leur donne évidemment la fastidieuse, l'intolérable monotonie de leur inextinguible félicité.

Mais, je me trompe, les élus ont parfois, nous dit-on, des distractions charmantes, d'exquis intermèdes qui les reposent de leur béate inertie. Ils vont...

— Où donc vont-ils ?

— Ne cherchez pas, vous ne trouveriez jamais. Ils vont en enfer.

— En enfer !...

— Parfaitement. Ils vont en enfer, en esprit, et là soulèvent le couvercle des chaudières bouillantes où cuisent les damnés dont les contorsions, paraît-il, les amusent énormément. Oui, vous dis-je, il leur est permis d'aller voir, entre deux versets de cantique, bouillir ou rôtir ces malheureux réprouvés et de faire diversion à leurs harmonies trop uniformément séraphiques, en écoutant, « avec délices », leurs hurlements de rage et leurs lamentations désespérées.

Vous doutez, vous ne pouvez croire à ces choses.. Eh bien, écoutez ce passage de Saint Thomas d'Aquin (1) qui, en sa qualité de « docteur angélique » devait être fixé sur ce point tout particulier de la doctrine orthodoxe :

« Les bienheureux, sans sortir de la place qu'ils occupent, en sortent cependant d'une certaine manière, en raison de leur don d'intelligence et de vue distincte. afin de considérer les tortures des damnés, et en les voyant, non seulement ils ne ressentent aucune douleur, mais ils sont accablés de joie et ils rendent grâce à Dieu de leur propre bonheur, en assistant à l'ineffable calamité des impies. » — Faut-il qu'un homme soit affolé par le délire d'une sorte de fanatisme furieux, pour oser proférer un semblable blasphème !

(1) Nous avons déjà cité ce passage dans un article précédent, mais l'on ne saurait vraiment trop le répéter, pour l'édification des âmes pieuses.

Mais quittons ce ciel chrétien qu'habitent de si féroces élus et allons voir, aux antipodes, l'enfer créé par l'imagination dévoyée d'autres séides de cette même dogmatique sans cœur et sans pitié.

L'ENFER. La notion de l'enfer est approximativement la même dans la plupart des religions. Chaque homme et, par extension, chaque peuple ne pouvant rien concevoir en dehors du cercle de ses sensations, a naturellement dû se créer un enfer en conformité de son état d'âme et calquer son avenir hypothétique sur le présent dont il avait la notion. Totalement dépourvu de sens spirituels, mais devinant, suivant la sourde intuition que lui donnait sa conscience embryonnaire, que la vie future devait être, en toute logique, solidaire de la vie présente dont il ne se dissimulait pas les culpabilités compromettantes, l'homme ne pouvait se représenter les châtiments vraisemblables qui lui étaient réservés, qu'en résumant les souffrances qu'il endurait sur la terre inhospitalière où l'avait jeté son obscure destinée.

C'est dans ces conditions de matérialité qu'a été créé l'enfer chrétien qui n'est en somme qu'une imitation de l'enfer païen qu'avaient plus ou moins dramatisé les poètes de l'antiquité. Sauf les noms des entités infernales et quelques variantes de peu d'importance, c'est bien toujours le même enfer, avec son feu matériel représentant les tortures les plus intolérables que puissent éprouver des suppliciés quelconques. Mais, chose étrange et qui n'est vraiment pas à leur avantage, c'est avec une sorte de froide et incompréhensible barbarie que les chrétiens ont renchéri sur l'enfer des païens. Si ces derniers avaient dans le leur, à titre de châtiments symboliques, le tonneau des Danaïdes, la roue d'Ixion, la roche de Sisyphe et les tentations de Tantale, c'étaient tout au moins des supplices individuels et proportionnels aux culpabilités diverses, tandis que l'enfer chrétien a, pour toutes ses victimes, ses brasiers ardents et ses chaudières bouillantes que contemplent avec joie, nous l'avons déjà dit, ces bons élus qui, par ces effroyables fantaisies, veulent sans doute imiter celles de leur Jéhovah féroce écoutant, impassible et dédaigneux, les gémissements des misérables qu'il a lui-même jetés dans ces lieux d'éternelles tortures. Les païens ont-ils jamais imaginé que les bienheureux des Champs-Élysées pussent se repaître avec volupté des supplices du Tartare, et Pluton, le pacifique gouverneur du royaume ténébreux, peut-il être comparé à l'immonde Satan des chrétiens qui, perpétuellement et en tous lieux, recrute des damnés pour les faire tourmenter par des légions de démons non moins abominables que lui-même ?

C'est par des considérations semblables à celles qui avaient amené les anciens à localiser le séjour des bienheureux, qu'ils crurent devoir circonscrire également le séjour des suppliciés. Le premier ayant été placé, hypo-

thétiquement, dans des régions dites « supérieures », il était tout indiqué que le second fût placé dans les « lieux bas » c'est-à-dire au centre de la terre, auxquels donnaient accès, toujours par hypothèse, telles cavités souterraines, telles cavernes d'aspect sinistre qui étaient censées leur servir de soupirail. C'est également là que les chrétiens avaient placé l'enfer des réprouvés. Le *Credo* officiel n'affirme-t-il pas, en se conformant à la lettre des évangiles, sans souci d'un symbolisme incompris, que Jésus est *descendu* aux enfers ?

Et c'est de la sorte que les données concernant l'enfer païen se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Par suite de la localisation du ciel et du séjour infernal, les sectes chrétiennes ont été conduites à n'admettre pour les âmes des trépassés que deux situations extrêmes : le parfait bonheur pour les unes, la souffrance inexprimable pour les autres — le purgatoire, dont il sera parlé ci-après, n'étant qu'une station intermédiaire, au sortir de laquelle les âmes passent dans le séjour des bien heureux. Mais avant d'arriver à ce purgatoire, précisons quelque peu de quelle nature est cet enfer dans la peinture duquel se complaisent les dogmatiseurs judéo-chrétiens.

C'est dans les auteurs sacrés et dans la vie des saints qu'abondent ces descriptions hideuses, grossières, contradictoires et dont l'illogisme pitoyable est le moindre défaut.

Ecoutez tout d'abord ces déclarations sentencieuses : « Les démons sont des esprits purs, nous disent les auteurs compétents, et les damnés présentement en enfer peuvent aussi être considérés comme de purs esprits, puisque leur âme seule y est descendue, leur corps ayant été rendu à la matière. Mais les damnés comme les saints doivent ressusciter au dernier jour — quel dernier jour ? — et reprendre le même corps charnel dans lequel ils ont été connus parmi les vivants. Toutefois, une chose les distingue, c'est que les élus seront revêtus d'un corps glorieux, tandis que les réprouvés reprendront leurs corps déformé, avili et souillé par le péché. »

Nous comprenons fort bien cette différence caractéristique ; mais voici ce que nous comprenons beaucoup moins. Puisque nous ne sommes pas encore arrivés à ce « dernier jour » où s'opérera la résurrection de la chair, les damnés sont donc momentanément de purs esprits. Or, comment de purs esprits seraient-ils affectés par des supplices tout matériels ? Une âme quelque noire et coupable qu'elle soit ne peut être brûlée, bouillie ou rôtie, quoiqu'en disent les auteurs sacrés.

D'autres contradictions se présentent ici ! Alors que l'enfer a été localisé dans les entrailles de la terre par certains docteurs se disant, bien informés, voilà que d'autres docteurs qui se prétendent également bien et dûment documentés, protestent contre cette allégation et placent cet enfer dans telle autre planète choisie comme lieu de relégation. La question est donc indécise, si indécise qu'aucun de ces conciles dont nous connaissons cependant

« l'infailibilité » n'a osé la trancher catégoriquement. La seule chose que l'on affirme, c'est que l'enfer, en quelque lieu qu'il soit situé, est un monde matériel, mais un monde sans soleil, sans lune et sans étoiles, plus triste, plus inhospitalier que ne le sont les régions les plus inhabitables de notre terre.

Certains théologiens, à justes titres circonspects, ne se hasardent pas à peindre, à la façon des Egyptiens, des Indous et des Grecs, toutes les horreurs du séjour infernal ; ils se bornent à reproduire quelques-unes des images que les Saintes Ecritures ont consacrées aux tortures des réprouvés ; mais combien d'autres se lancent avec une sorte de frénésie dans l'amplification de cette dissertation macabre. Voici Saint Augustin, le croyant franchement matérialiste, sans qu'il paraisse s'en douter, qui s'obstine à affirmer que les peines physiques du Tartare chrétien ne sont nullement imaginaires, pas plus qu'elles ne sont symboliques et que c'est dans un véritable étang de soufre enflammé qu'il « se plaît » à voir se débattre les damnés, sur lesquels, pour aggravation de supplice, s'acharnent vers et serpents ajoutant leurs morsures hideuses aux morsures effroyables du feu. Et, s'acharnant, lui aussi, dans sa fureur de dévot fanatique, c'est avec insistance qu'il nous répète que « cet étrange feu, quoique matériel comme le nôtre, a l'inférieure propriété de conserver, tout en la dévorant, la chair pantelante des victimes imbibées et saturées, dans leurs dernières fibres et jusqu'à la moelle de leurs os, de ce feu qui consume sans détruire, afin que se renouvelle indéfiniment leur inexprimable torture, si bien que le cratère d'un volcan, si elles pouvaient s'y plonger, serait pour elles un lieu de rafraîchissement et de repos ! ».

L'on demeure stupéfait devant un fanatisme aussi sauvage et c'est avec un indicible dégoût [que l'on constate que bien d'autres énergumènes, pour faire écho sans doute aux attestations du pieux Saint-Augustin, les répètent avec assurance. C'est avec toutes sortes de détails qu'ils décrivent les régions maudites où les ont transportés « en esprit » leurs rêves... ou leur hystérie, cas applicable à la fameuse Sainte-Thérèse qu'affole une sorte de clairvoyance épileptique.

« C'est dans une sorte de ville, nous raconte-t-elle, qu'elle se trouva un jour transportée, ville aux ruelles fangeuses, infectes et gluantes où elle glissait et trébuchait au milieu de monstrueux reptiles, et c'est pour leur échapper que la malheureuse se blottit dans la niche d'une muraille... Mais dans quelle niche, juste ciel, s'était-elle réfugiée ! Ne voilà-t-il pas que ses parois mobiles l'enserrent, l'étouffent, l'écrasent, tandis que se sentant écorcher toute vive, elle voyait s'en aller en lambeaux ses membres dont la chair déchirée saignait dans les ardeurs du feu le plus intense. »

Laissons ces pitoyables inepties et terminons ces étranges spécimens de

littérature sacrée par une autre description non moins folle que romantique émanant, à n'en pas douter, de quelques émules de Sainte-Thérèse.

Oui, l'enfer je l'ai vu, nous raconte l'un de ces hallucinés. Ce sont de grandes villes en feu telles que Babylone, Ninive et Rome dont les palais et les temples s'écroulaient embrasés. Au milieu de l'incendie, s'agitaient et hurlaient tous les habitants enchaînés. Des prêtres réunis dans des salles de festins et cloués sur leurs sièges portaient à leurs lèvres altérées des coupes d'où s'échappait un breuvage enflammé. Autour d'eux s'agitaient des valets à genoux dans des cloaques bouillants et qui, les bras tendus vers des princes assis sur une rangée de trônes, les imploraient avec d'ardentes supplications, auxquelles ceux-ci ne répondaient qu'en leur jetant, à pleines mains, la lave dévorante de leurs bijoux d'or et d'argent liquéfiés.

La campagne, au dehors n'était pas moins lugubre et terrifiante que l'intérieur des cités. Au milieu de plaines fumantes, de forêts gémissantes, de fontaines de larmes et de champs dévastés où des paysans affamés se dévoraient entre eux, rampaient dans la fange, clapotaient dans des marécages, ou volaient dans les airs des légions de démons munis d'ailes de chauves-souris, de cornes, de cuirasses d'écailles, de dents aiguës et de pattes aux griffes tranchantes et tout cela ne suffisait pas encore, car ces monstres armés de glaives, de fourches, de pinces, de scies et de tenailles ardentes n'avaient d'autre occupation que de déchirer les chairs des réprouvés. D'autres démons, sous formes de lions, de tigres ou de vipères énormes, traînaient leurs proies dans des cavernes solitaires, alors que d'autre part des bandes de dragons volants chargeaient des hommes sur leurs épaules et les emportaient tout sanglants à travers l'espace ténébreux pour les laisser retomber dans l'étang de soufre toujours et partout largement étendu.

Passons, sans parler des goules, des vampires, des scorpions et autres monstres polycéphales qui tous broyaient les réprouvés, pour les vomir ensuite tout hachés, mais vivants toujours, proies renaissantes, victimes éternelles dans leur effroyable et interminable immortalité.

Et tous ces démons, autrefois rebelles dans l'accomplissement du bien, mais aujourd'hui soumis et disciplinés dans la perpétration du mal, s'entendaient tous pour tourmenter les réprouvés, obéissant servilement aux ordres de leurs chefs non moins féroces qu'eux-mêmes et dont les noms redoutés remplissent toutes les légendes des peuples, depuis Belphégor, le démon de la luxure et Mammon, le démon de l'avarice, jusqu'à Moloch, Bélial, Astaroth et combien d'autres encore... tous exécuteurs des basses œuvres de leur chef suprême, le sombre archange déchu qui, dans le ciel, s'appelait Lucifer le glorieux, mais qui, en enfer, porte le nom terrible et exécré de Satan le maudit.

Le voilà, cet enfer des chrétiens, cet enfer inventé par l'odieuse conception de l'Eglise qui, depuis des siècles, se sert de ces grotesques fantoches, pour dévoyer et exploiter les peuples.

Les croyants vrais ou ceux qui s'affublent de ce nom ont-ils jamais réfléchi à la transformation blasphématoire que cette Eglise a fait subir au vrai Dieu juste et miséricordieux en lui substituant cet autre dieu de fantaisie, cet impitoyable bourreau qui fait naître les âmes (dont il connaît à l'avance la future destinée) et qu'il envoie, ressuscitées dans leur chair, souffrir d'éternelles tortures dans cet enfer que nous décrivent, comme on vient de le voir, les saints et pieux docteurs.

La résurrection des corps est déjà un miracle; mais c'est donc par un raffinement de cruauté que Dieu fait un second miracle, pour arracher à ces corps usés par la vie le bénéfice de leur anéantissement et leur donner l'horrible pouvoir de se survivre, sans jamais se dissoudre dans l'inextinguible fournaise. Cette odieuse résurrection ne nous rétablit ainsi ni dans les conditions physiques de l'homme innocent, ni dans celles de l'homme coupable.

C'est une résurrection de nos seules misères, mais avec la surcharge de misères nouvelles incomparablement plus horribles. C'est donc que Dieu s'est ravisé, quand lui est venue l'idée d'ajouter aux tourments spirituels des pécheurs des tourments matériels qui pussent s'éterniser sans espoir ni recours. Et c'est pour arriver à ce but qu'il a changé les lois relatives aux propriétés de la matière qui, après avoir accompli l'œuvre de vie qui lui était assignée, doit se dissoudre et retourner au creuset pour y servir à d'autres combinaisons.

Or que fait-il ce dieu inventé par les prêtres? Il ressuscite des chairs corrompues et rattachant entre eux ces éléments qui auraient dû être dissociés, il maintient et perpétue cette corruption vivante, puis la jette au feu, non pour la purifier, mais pour la conserver palpitante en vue d'une effroyable éternité!

Abominable combinaison qui, par ce double miracle, transforme le Dieu d'amour en bourreau de l'enfer. C'était trop peu pour lui, paraît-il, d'abandonner les damnés à la tristesse, au remords, à toutes les angoisses d'une âme désespérée, il ira, suivant la doctrine des docteurs et des Pères de l'Eglise, les arracher à cette nuit, où aurait pu naître le repentir, non certes pour les ramener à la lumière, mais pour les revêtir d'un corps hideux, impérissable, puis les abandonner à tout jamais.

Il ne les abandonne même pas, puisque l'enfer, la terre et le ciel ne subsistent que par l'intervention permanente de sa toute puissante volonté. Il étendra donc la main sur eux, pour empêcher leur feu de s'éteindre, leur corps de se consumer. Et pourquoi? Horreur inimaginable! pour que

ces « immortels » contribuent par la pérennité de leurs supplices à la joie sauvage, plus encore, à la criminelle édification des élus!

Oui, l'imagination recule épouvantée devant d'aussi infâmes conceptions. L'on se demande par suite de quels phénomènes psychologiques et de quelle perversion de tout sens moral, des âmes dites « chrétiennes » ont pu en arriver à de pareilles monstruosité.

N'avions-nous pas raison de dire que l'enfer des chrétiens avait horriblement renchéri sur celui des païens, puisque son principe fondamental repose sur l'aggravation de châtiments impies, en dépit de toute justice, de toute miséricorde, de toute pitié, même élémentaire?

Oui, de toute pitié. Remarquons en effet, que l'expression de ce sentiment, pourtant si naturel, ne figure dans aucune des élucubrations de ces moines, de ces docteurs, de ces visionnaires enfiévrés qui, manifestement, se délectent dans la description des atrocités de l'enfer éternel. Pas un mot de compassion pour ces éternelles victimes dont les tortures n'arrachent à ceux qui les contemplent, ni tressaillement, ni sanglot, ni soupir... que dis-je? qui les « contemplent avec une joie indicible! ». C'est à qui, dans sa folie furieuse, ajoutera une touche plus noire ou plus rouge à toutes celles qu'ont posées avant eux les peintres de ce hideux tableau, à qui ajoutera un cri plus haineux, à ce concert de vociférations dont poursuivent les malheureux damnés, tous ces élus prédestinés aux joies du paradis, tous ces adorateurs d'un Dieu dont ils glorifient cependant, dans leurs cantiques, l'infinie miséricorde.

Monde horrible que ce peuple de faux dévots dont l'intolérance s'exaspère, en raison directe de leur égoïste et pharisaïque sainteté. Laissons-les dans la vanité de leurs prétendus mérites, dans la joie de ce salut qu'ils ont obtenu par pure grâce, dont ils bénéficient par les souffrances imméritées d'un innocent, par le sacrifice de leur libre arbitre, par l'abdication de toute dignité personnelle — et de cet enfer odieux (heureusement imaginaire) que réprouve toute saine raison, que stigmatise toute conscience droite, passons au purgatoire.

(A suivre)

ED. GRIMARD.

2^{me} ANNIVERSAIRE

DE LA DÉSINCARNATION DE P.-G. LEYMARIE

En 1888, à l'occasion de l'anniversaire d'Allan Kardec, notre ami Leymarie s'était proposé de parler devant le dolmen du grand initiateur; mais, en présence du grand nombre d'orateurs inscrits, il avait cru devoir s'abs-

tenir et réserver aux lecteurs de la *Revue* les réflexions qu'il avait préparées pour la circonstance.

Il nous a semblé que ces réflexions étaient bonnes à rappeler aujourd'hui, parce que, d'une part, elles résument fidèlement la pensée de leur auteur, le fond de sa philosophie et son grand bon sens, et que, d'autre part, elles paraissent s'appliquer assez bien à l'heure présente et convenir à nombre d'esprits inquiets et troublés, qui prétendent ne pas demander mieux que de croire à l'immortalité mais qui ne trouvent jamais suffisantes les preuves qu'on leur en donne, et regrettent, par surcroît, qu'on ne leur fasse pas au moins entrevoir dans l'au-delà les jouissances d'une vie idéale n'ayant absolument rien de commun avec celle-ci.

Voici le thème qu'avait choisi notre ami :

« Nous vivons réellement dans l'infini, non seulement dans le ciel bleu des chrétiens, mais aussi dans l'éther où roulent les soleils et leurs satellites. *Nous sommes dans l'espace sans limites.* »

« Notre terre n'est point aussi *méprisable* que le disent les incarnés et beaucoup de désincarnés; l'homme, le maître de la terre, n'est pas *souillé par les iniquités de la matière*, comme l'affirment quantité de nos communications. »

Et il n'avait pas eu de peine à faire ressortir la justesse de ces deux propositions. Montrant que notre terre est dans l'espace, — cette sphère infinie dont, selon Pascal, le centre est partout, la circonférence nulle part, — et qu'elle roule sur elle-même et autour du soleil, tandis que notre foyer de vie qui fait partie d'un système, est emporté dans cet espace sans limite avec une vitesse vertigineuse, il s'écrie :

« Puisqu'il en est ainsi, pourquoi nos plaintes, nos gémissements et ce rêve constant d'habiter d'autres cieux? »

Puis il ajoute :

« Trop facilement nous nous faisons le pivot de toutes les créations humaines, en nous prenant sans cesse comme point de comparaison dans la pluralité des mondes.

« Ce qui est simplement vrai, c'est que nous sommes en harmonie avec le milieu où nous vivons.

« Au lieu de désirer un séjour dans une planète supérieure, que par les seules déductions de l'analogie nous devons coloniser, soyons satisfaits d'être les maîtres de notre terre, de modifier ses conditions d'habitabilité et de constater que tout a son rôle pratique, logique et fatal dans sa nature intime.

« Vivons sur notre sphère en sages, en philosophes qui veulent résolument le bien de tous, qui travaillent à ce résultat avec une constante énergie.

« Soyons heureux d'avoir *des sens* et, avec leur aide, de constater que l'organisme qui les sert est une merveille de mécanique admirablement adaptée à l'existence du *moi-conscient* sur notre planète ; n'ayons point cette fantaisie de les voir s'augmenter ou diminuer en puissance, ces sens, car ce serait la transformation de notre régime alimentaire, celle de toutes nos sensations, et rêver l'impossible, puisqu'il s'agirait de rendre impossible notre existence sur la terre.

« *Les bornes*, répétons-le sans cesse, sont seules dans notre esprit ; l'ensemble des choses est plus grand que toutes nos appréciations possibles.

« La nature universelle déploie partout ses grandeurs et ses beautés et notre terre est si bien partagée de ce côté qu'il suffit à l'homme d'aimer son semblable, de s'unir à lui, d'avoir le concours de toutes les volontés, pour faire un paradis de cette terre trop souvent condamnée, vouée à l'exécration par les sectaires religieux.

« Si l'éternel ouvrier qui meut tous les corps s'est servi de la matière pour former une terre telle que la nôtre, c'est que, absolument, il ne pouvait employer que la substance dont la terre et les organes de tous les êtres sont formés, cette substance étant la même pour tous les corps plastiques.

« Il a fallu une série d'époques pour disposer cette terre, la rendre habitable, y faire naître la vie rudimentaire qui s'éleva progressivement et mathématiquement ; c'est ainsi que l'ouvrier éternel, de siècle en siècles et avec le temps, parfit son œuvre qu'il retouchait sans cesse ; par des perfectionnements successifs et comme conclusion de ses essais, il atteignit cet objectif longuement prémédité, le corps de l'homme, instrument parfait par lequel il put librement se manifester ; l'homme fut son représentant direct.

« En effet, la fonction de l'homme est bien celle-ci, terminer sur la terre dont il est le maître le grand œuvre de l'éternel ouvrier ; c'est lui qui transforme tout, forêts, monts et plaines ; avec son libre arbitre il peut, à volonté, faire le bien ou le mal, être inconséquent à l'extrême, mais fatalement ce représentant du principe intelligent universel est attiré vers le bien et l'harmonie.

« Si le principe intelligent universel n'a pu librement se manifester que par les sens de l'homme, comment se peut-il que la matière, dont nos sens sont composés, soit vile, pleine d'iniquités et de souillures, lorsque l'âme de l'homme, qui est une partie du principe universel, se sert de ces mêmes sens ?

« Le corps, composé de molécules de matière inerte ne peut corrompre notre intelligence ; c'est rendre l'instrument coupable des écarts de l'artiste qui en joue.

« L'homme, esprit incarné, que connaîtrait-il dans la nature, s'il n'avait des sens et de la matière à sa portée sur lesquels ses sens agissent? Absolument rien.

« Or donc, si je connais mon père, ma mère, ma femme et mes enfants, mes frères et des amis, tout ce qui me rattache au milieu dans lequel j'existe, pour lequel je pense et je travaille, c'est uniquement parce qu'ils ont un corps composé d'hydrogène, d'oxygène, de carbone, d'azote, toutes substances composées d'atomes de matière inerte; si je n'avais à mon service la vue, le toucher, l'ouïe, etc., comment reconnaitrais-je les ascendants qui m'ont donné les sens essentiels à toutes les manifestations dans la vie? Mais je les aime et je les chéris dans leur forme matérielle qui ne peut m'être indifférente, et leurs images sont en moi; inséparables de leur principe animique, elles font partie intégrale de mon moi-conscient.

« Je conserve ces images avec respect, avec amour, avec une profonde reconnaissance.

« Laissons donc à la matière ses qualités d'inertie : *méditons* sur tout ce que l'éternel ouvrier a dû mettre en mouvement pour nous permettre de nous servir avec utilité de cette substance.

« Pour remercier cette providence si logique, si rationnelle dans l'exécution de son *plan*, travaillons à le parfaire, toujours plus, et mieux, en établissant l'harmonie dans nos idées, et dans nos pensées qui les développent.

« Ayons l'esprit de justice et de suite, avec une énergie constante et l'ordre qui est immanent en nous se réalisera en dehors de nous; sur la terre, la fraternité sera la règle inéluctable. »

A notre tour, méditons ces belles et profondes paroles, et demandons-nous si notre tâche à nous, spirites, est terminée; si nous sommes si élevés au-dessus du commun des mortels que notre place ne soit plus parmi eux. — A quel paradis mystique allons-nous prétendre? La terre, notre séjour, n'est-elle plus digne de nous porter? ou bien a-t-elle atteint l'apogée de la perfection? la vie y est-elle pour tous une infinie jouissance? Mais non, puisque sans cesse nous la traitons de calvaire, de purgatoire, d'enfer, sans nous apercevoir que c'est nous qui la faisons telle. Pourquoi donc oublier que nous sommes sur notre planète les collaborateurs de Dieu, et que nous devons tendre, pour aspirer à monter jusqu'à lui, à y rendre la vie aussi parfaite que possible!

Ne rêvons pas d'autres cieux : nous occupons la place qui nous est due dans l'infini au milieu des univers sans nombre, et notre tâche est de rendre cette place rayonnante.

Le termites et la fourmi s'avisent-ils de rêver qu'ils deviendront tout d'un coup des hommes sans passer par la filière des animaux qui leur sont supérieur? Et nous, pouvons-nous espérer passer dans un monde plus avancé avant d'avoir réalisé dans celui-ci tous les progrès dont il est susceptible?

Que de réformes à faire ! que de vices à détruire ? que de crimes à effacer ! Seulement dans le domaine matériel que de progrès encore à accomplir ! De même dans le domaine intellectuel ! — Et ne se rend-on pas compte que ces progrès, matériel et intellectuel, ne sont encore que le lot d'une infime minorité, et que, pour qu'ils soient étendus à la grande majorité des hommes, il faut de toute nécessité arriver à faire régner dans le monde la plus grande loi qui soit, la loi morale !

Sans doute, il est bien d'arriver, par l'étude, par l'expérimentation, par l'observation des faits, à prouver l'immortalité de l'âme ; mais ne nous y trompons pas, tout cela n'est pas le but à poursuivre ; ce n'en est que le moyen ; le but c'est surtout et avant tout de fonder le règne de la paix et de la fraternité parmi les hommes.

Que serait-ce donc que s'aimer les uns les autres ?

S'aimer les uns les autres, ce serait apprendre à se connaître mutuellement, à s'entraider, à s'entendre pour réfréner ses passions et pour, non pas les éteindre ni les étouffer, mais bien les diriger.

S'aimer les uns les autres, ce serait travailler tous ensemble à la connaissance des merveilles de la nature, au bon emploi et à la juste répartition de ses trésors.

S'aimer les uns les autres, ce serait concourir tous ensemble à l'émancipation de l'esprit humain, à son évolution toujours plus haute et splendide à travers les âges, à sa marche triomphale à la conquête de la vérité.

Quelle autre raison d'être pourrait bien avoir le spiritisme ?

— « Quand, — a dit Saint-Paul, — je parlerais toutes les langues des hommes, et la langue des anges même, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme un airain sonnante, et une cymbale retentissante ; et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, et que j'aurais encore toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. »

Cette parole sera éternellement vraie. — Spiritistes, ne la perdons jamais de vue dans tous nos travaux, dans toutes nos études, dans tous nos actes ; car c'est à sa pratique seule que, infailliblement, la foi spirite devra son triomphe et le monde son progrès. Cela est si vrai, si manifeste, que le Christ, il y a dix-neuf cents ans, en a fait l'unique base de sa doctrine, et qu'aujourd'hui encore, toutes les communications reçues des esprits dans tous les pays et dans toutes les classes de la société sont unanimes à confirmer les enseignements de la morale évangélique (1).

(1) Cette constatation remarquable, un de nos frères les plus distingués, le général A. n'a pas manqué de la relever dans l'introduction de son admirable recueil : *Conseils des Invisibles*. — A cette occasion, rappelons qu'il y aurait grand intérêt à ce que tous les spiritistes aient en mains ce petit livre, véritable bréviaire, comme on l'a appelé, et dont le prix (1 fr. 50) est à portée des bourses les plus modestes.

Ainsi pensait Leymarie, ainsi pense-t-il encore sans doute, puisque, en songeant à lui, nous avons eu, — telle une inspiration, — l'idée de rappeler ses belles et rationnelles paroles. La terre promise, pour nous, — il nous l'a dit, — sera la terre que nos efforts et nos luttes auront faite; nous y serons d'autant plus heureux que nous aurons davantage travaillé à y réaliser les conditions du bonheur. En un mot, dans les réincarnations successives, nous recueillerons ce que nous aurons semé; et nous ne quitterons définitivement cette planète, cela est vraisemblable et logique, que lorsque nous y aurons épuisé la coupe du progrès sous ses trois formes, matérielle, intellectuelle et morale.

Rendons cette justice et cet hommage à Leymarie : il a été un bon, un vaillant et infatigable semeur, de fortes et généreuses pensées. — Ce qu'il a cherché le plus à faire triompher dans le spiritisme — et pour cela il a prêché d'exemple, — c'est la morale, c'est-à-dire la bonté, la tolérance, l'indulgence pour tous sans exclusion de partis ni de croyances.

Si, ainsi que cela est gravé sur son dolmen, et de même que tous ses maîtres et amis, il a en mourant quitté l'ombre pour entrer dans la lumière, faisons des vœux et travaillons pour que ces lumineux aussi bien que lui, à leur prochain retour sur notre monde, au lieu de décevantes ténèbres, y retrouvent, pour se guider et pour marcher encore en avant, de nouvelles clartés, filles de celles qu'ils ont contribué à répandre.

Le 10 avril prochain, il n'y aura pas de réunion commémorative au cimetière, à l'occasion de l'anniversaire de P.-G. Leymarie. Mais sa veuve, ses enfants, sa famille et ses amis seront tous ce jour là, en communion de pensée et de prière; et nous ne doutons pas que les spirites, qui s'arrêteront au dolmen du Maître, le 29 mars, ne se fassent également un devoir de saluer celui du disciple et d'unir leurs deux noms dans un commun et pieux souvenir.

ALGOL.

VIEILLES NOTES

XI

Les séances très spivies de notre petit cercle étaient délicieuses, suivant l'expression de Ravel, toujours le premier rendu à l'atelier où il trouvait une hospitalité dont il usait et abusait. Tous nous attendions les soirs de réunion avec impatience, nos communes idées nous ayant liés de cette affection fraternelle que le temps, hélas ! se charge de détruire et d'effacer trop vite.

Chacun de nous venait oublier dans cet atelier silencieux et calme où nos amis vivants et disparus nous faisaient un si doux accueil, les chagrins ou les ennuis qui les saisissaient au dehors.

Et qui n'avait pas les siens ?

Ledeski infirme d'une jambe ne pouvait marcher sans béquilles et sa vue s'affaiblissait ; aussi voyait-il diminuer les commandes de portraits ou de copies de maîtres ; or le pauvre ami n'avait que son pinceau pour vivre ! Et pourtant, il était un vieil élève de Deveria et de Charles Jacques.

Il acceptait certains travaux mal rétribués bien que sa délicatesse en souffrit. Parfois sa conscience elle-même fut mise à l'épreuve et il se vit contraint de lui faire des compromissions qui répugnaient à ses idées. « La première des libertés morales, disait-il, est celle de penser et j'entends penser librement ». Ce dont je le félicitais très fort.

Cet aphorisme plaintif, il l'avait exhalé un matin à la suite d'une histoire que Ledeski ne m'en voudra pas de vous conter, parce qu'elle vous fera juger une ou deux fois de plus ceux que l'on qualifie d'âmes pieuses. Un père jésuite très révérend était venu commander à l'artiste pour une chapelle qui s'était transformée en une mine d'or, depuis qu'un saint fort en vogue amenait chaque jour nombre de pénitentes à son autel, un tableau de saint Antoine de Padoue.

Lorsqu'il fut terminé, un autre fils de Loyola, moins révérend que l'autre, vint voir la toile, la critiqua, pria l'artiste d'en diminuer le prix et se retira promettant de revenir, mais ne revint jamais.

Que de fois j'ai regardé le portrait abandonné du pieux moine portugais semblant jouer avec l'enfant Jésus, que les peintres de toutes les écoles se sont plu à représenter, quoique son enfance ait été rien moins que connue. Je pensais : « O toi qu'on dit un grand et puissant protecteur de la pauvre humanité, toi qui daignes faire retrouver, lorsqu'on t'implore, les objets égarés ou perdus, toi qui ne refuses point une faveur si tu l'entends formuler avec ferveur, fais donc retrouver à celui qui t'a peint ici, la chance perdue et envoie acheter par ces hommes pieux qui, grâce à toi ne manquent de rien en ce monde..... ni en l'autre, la toile sur laquelle je te contemple si calme et si serein. »

Mais ma prière sortait d'une âme trop peu catholique et n'eut point l'heur de plaire au saint qu'on dit bon et généreux, car la toile demeura longtemps à l'atelier des Ledeski et s'y trouve sans doute encore, à moins que le pinceau de l'artiste n'ait changé Antoine de Padoue en Faust ou en Fra Diavolo, pour un musée quelconque... J'avais peut-être omis de promettre quelque chose pour le tronc de la chapelle.

A quelque temps de là survint une histoire semblable que j'apporte quelque malice à raconter, parce qu'elle se rattache à des gens *ejusdem farinae*.

Des pères et des frères franciscains venus très pauvres dans la ville la plus voisine y possèdent aujourd'hui, grâce aux aumônes qu'ils reçoivent toujours mais ne font jamais, à ce que dit Voltaire dans « l'homme aux quarante écus », une église, un couvent et un vaste jardin renommé par ses fruits délicieux,

Le supérieur vint un jour trouver Ledeski et lui commanda un chemin de croix, quatorze tableaux pour 7 ou 800 francs. C'était un peu de travail et le pain assuré pour quelques mois ; la satisfaction du peintre fut vive mais dura peu. Avant de conclure le marché, l'homme à la robe de bure exigea une petite promesse ; d'un air bonhomme, d'une voix cauteleuse, il osa dire au vieil artiste polonais : « On vous sait libre penseur, Monsieur Ledeski, athée même, vous ne pratiquez point vos devoirs religieux, aussi, vous le voyez, le ciel vous abandonne. Promettez-moi de venir nous voir, nous vous aiderons à vous rapprocher de Dieu, votre conversion sera d'un bon exemple pour notre sainte chapelle. Acceptez et l'affaire est faite. Vous pourrez mettre dès ce soir votre première toile sur le chevalet et je vous ferai une petite avance ».

La réponse de mon ami Ledeski ne pouvait être que ce qu'elle fut.

Il refusa tout net de rien modifier à ses convictions et l'on devine bien que le chemin de croix ne sortit jamais du pinceau de l'artiste.

Mme Ledeska souffrant chaque jour davantage de la maladie de cœur qui devait l'emporter quelques mois après son frère, le bon Dr de Cladous voyait ses élèves l'abandonner et ses leçons s'en aller.

Ravel, dont la situation était plus que modeste dans un journal de Nice, attendait son départ pour Bordeaux ou Paris. Mme Delfini, veuve depuis quelques années, avait très embrouillé ses affaires d'intérêts qui lui causaient d'incessants tourments.

Enfin, le conteur de ces vieux souvenirs lui-même venait oublier dans ces réunions paisibles les légers chagrins du foyer. Une femme jeune, agréable, instruite, eut été la compagne rêvée sans sa piété rigoriste, sœur de l'intolérance ecclésiastique qui jetait parfois un épais rideau entre nous. Le temps a passé, la piété angélique de celle que j'aime tendrement ne pouvait s'accroître, mais mes convictions ne changèrent pas ; si elles n'ont pas tué l'intolérance, elles l'ont endormie et le *modus vivendi* entre la chrétienne et le spirite repose maintenant sur l'estime et l'amitié. — Vous le voyez, nul n'est heureux complètement et si les fidèles dogmatiques vont chercher leurs consolations à l'église auprès du prêtre, nous venions prendre les nôtres autour d'un guéridon qui ne nous a dicté que des pensées de haute morale et de douces consolations.

Après l'esprit « Charcot » vint celui d'un musicien qui fut fidèle à nos réunions, et qui imita le premier en nous disant : Appelez-moi « Gounod ».

Ce fut un aimable visiteur, il venait, nous disait-il, plus souvent pour lui que pour nous, il demandait de la musique, indiquant lui-même le morceau à exécuter.

Un soir que j'étais au salon avec Mme Delfini, qui accompagnait au piano une romance en vogue, chantée très joliment par Ravel, l'esprit du pseudo Gounod frappa sur le piano accélérant la mesure, et d'une main forte.

A de certains jours, nous trouvions bon de nous départir de notre rigueur et nous admettions à nos séances quelques amis dont nous avions appris les idées spirites et qui s'intéressaient à nos travaux.

Il arriva un soir un fait trop bizarre pour que je ne le raconte point ici ; il est exact, c'est l'essentiel.

Mme Ledeska s'était mise au piano pendant que nous formions la chaîne autour du guéridon qui, tout à coup, sortit du cercle et alla se coller au piano où il se mit à frapper en marquant la mesure. Mme Ledeska accéléra la valse de Chopin qu'elle jouait trop lentement, et nous reprîmes la petite table que Mme Delfini interrogea. — Est-ce vous Gounod ? — Oui — Désirez-vous quelque chose ? — Oui, vous allez mettre devant le piano la première personne qui va venir, vous verrez à deviner ce que je lui ferai jouer. » On attendit en continuant la valse et la chaîne. Vers 10 heures on sonna, c'était un ouvrier cordonnier qui rapportait à Mme Ledeska une paire de pantoufles et qui se retira. — La porte était à peine refermée sur le disciple de saint Crespin que le guéridon s'agita — C'est vous Gounod ? — Oui. — Qu'y a-t-il ? — C'est lui, rappelez cet ouvrier.

Ravel courut après le cordonnier et le ramena. — « Mon ami, lui dis-je en souriant, faites-nous le plaisir de vous mettre au piano. — Pourquoi faire ? — Apparemment pour jouer. — Mais je n'ai jamais touché un piano, vous vous vous moquez de moi, regardez mes pattes » et le pauvre diable qui paraissait avoir 25 ans, étala sous nos yeux ses deux mains noires de poix.

Le guéridon manifestait de l'impatience. — « Qu'il se mette au piano dicta Gounod et que Dauvil tienne ses mains au-dessus de la tête de cet homme. »

Moitié confus, moitié riant, le cordonnier s'assit sur le tabouret. Je plaçai ses mains au-dessus du clavier en le priant d'attendre quelques instants et j'étendis les miennes sur sa tête sans la toucher. L'effet fut prompt, les doigts de l'ouvrier commencèrent à faire jouer les touches de la main droite, puis de la gauche de la façon la plus incohérente, mais peu à peu la cadence fut marquée, la mesure s'accentua, la basse résonna seule, puis lentement la main droite dessina la mélodie. — Tous nous étions plongés dans l'étonnement. — La musique, d'abord inconcevable pour nous, causait la surprise de Mme Ledeska qui s'approcha de l'exécutant et lui dit à mezzo voce... recommencez, da capo — et les mains inhabiles reprirent le morceau d'une façon plus compréhensible : dolce ! dolce ! disait tout bas Mme Ledeska, pendant que le guéridon, sous les mains de Mme Delfini et de Ravel battait la mesure. Crescendo... dit Mme Ledeska, qui ajoutait... merveilleux !

Ce que nous exécuta ce cordonnier qui ignorait la musique et n'avait ja-

mais approché un piano n'était autre que la première fugue de Sébastien Bach dont Gounod s'est inspiré pour son divin *Ave Maria*.

Bravo ! Bravo ! cria-t-on autour du cordonnier mélomane par accident, et dont les mains s'étaient arrêtées d'elles-mêmes, et dont la tête était tombée sur la poitrine... Il dormait ! Je l'avais magnétisé, et c'est sous l'empire de l'hypnose que l'esprit de Gounod ou soi-disant s'était emparé de cet homme et l'avait fait jouer du piano.

Je n'ose vous affirmer que l'âme de Gounod lui-même était présente, pas plus que l'esprit du Dr Charcot animait notre guéridon, mais, pour des serviteurs, ces esprits valaient les maîtres. — Fait curieux. Au moment où j'écris cette ligne, un coup violent frappé dans ma table semble confirmer ce que j'écris... Mystère !

Ces coups frappés, ces signes intimes pour moi seul, que de fois je les entends, soit dans ma table de travail ou dans ma bibliothèque quand je travaille ou je lis dans mon bureau, soit sur le buffet dans la salle à manger, même sur le bois de notre lit dans la chambre à coucher. Ils répondent presque toujours, ces coups discrets frappés certainement par les amis invisibles qui nous entourent, à une parole entendue, à une réflexion justement traduite, quelquefois même à la simple lecture d'une pensée que l'ami lirait avec nous et soulignerait.

Comme je pense ici tout haut, bien simplement pour mes frères et sœurs en croyance, je sais qu'ils n'en riront pas, car je connais le nombre d'entre eux qui m'ont assuré que, comme moi, ils entendent souvent ces coups frappés chez eux, quand ils sont seuls ou en famille.

Que les autres, ignorants ou incrédules, en rient et me qualifient d'imbécile, ce m'est indifférent, et pas un cheveu de ma tête ne tombera de dépit.

Un soir, Ledesky demanda à l'esprit du bon Cladous, si nous pourrions être favorisés par la venue d'un poète. — « Appelez-en un vous-même » répondit le frère de Mme Ledeska. — On convint d'écrire chacun, sans le communiquer aux autres, le nom d'un poète sur une carte pliée. — Ravel les porta sur le piano. — On se mit au guéridon en songeant chacun au poète désigné, et l'épreuve réussit au-delà de nos espérances. — Quatre coups frappés... C'était l'alphabet : Victor Hugo — Silence, on redemande l'alphabet — Alfred de Musset — puis Leconte de l'Isle — et Parny. — On attend le cinquième silence prolongé, puis quelques coups disent : c'est tout. Nous étions cinq, nous pouvions attendre le nom d'un cinquième poète puisque quatre avaient semblé répondre : Présent ! — L'explication est simple, quatre poètes seulement avaient été appelés. Ledesky et sa femme ayant inscrit chacun sans se le dire, le nom de Victor Hugo. — Mme Delfini avait écrit : Musset — Ravel, poète léger à ses heures, avait préféré Parny — Moi j'avais évoqué Leconte de Lisle.

Il est assez naïf de croire, direz-vous, que des grands poètes, des guerriers glorieux, des hommes célèbres se mettent tout de suite à votre disposition et qu'il vous suffise d'inscrire des noms illustres sur une carte, pour qu' aussitôt ils soient avertis par un marconigramme ou télégraphie sans fil, et poussent la bienveillance jusqu'à venir dans votre guéridon répondre : toc, toc, présent ! Demeurent-ils donc réellement là haut à votre service ?

Vos lecteurs spirites, plus que les autres, ont l'âme naïve, peut-être, mais pas jusqu'à croire cela.

Ce n'est pas vous seuls qui pensez ainsi, lecteurs et lectrices aimables, et cette juste observation, c'est moi qui la fis ce soir-là à mes amis. — Et voici ce qui me fut répondu par un esprit élevé M. A. B., mort il y a douze ans à l'île de la Réunion : « Oui mon cher Dauvil, vous êtes en droit d'être étonné, émerveillé de recevoir une réponse aussi prompte que la question posée à des esprits comme Horace, Virgile, Alexandre, Dante, Shakespeare, Lamartine, Hugo, Annibal, Napoléon et mille autres de leur valeur. Sachez qu'une phalange d'âmes dignes de celles-là, les entoure, les aime, les admire, les suit dans leurs réincarnations et les représente toujours et partout. Ces esprits supérieurs entendent et voient tout et ne dérogent point en venant à un appel sérieux répondre pour l'instruction des humains qui cherchent la vérité ! » C'est là pour eux sans doute un mystérieux devoir que nous comprendrons plus tard.

Un long silence succéda à cette communication du grand-père de Mme Dauvil, et le guéridon frappant de nouveau, dicta :

« Je viens vous satisfaire le premier. Ceux que vous avez appelés viendront l'un après l'autre, eux ou leurs représentants.

Signé : LECONTE DE LISLE.

Compatriote et ami de M. A. B., je n'étais point surpris que le grand poète eût bien voulu me répondre.

Posez vous-même une question au grand poète créole, dis-je à Ledesky, qui demanda à Leconte de Lisle de nous dicter s'il lui plaisait un vers pris au hasard dans ses « Poèmes barbares » et de nous dire le titre de la poésie.

Le guéridon dicta aussitôt :

« Quelqu'un m'a dévoré le cœur, je me rappelle ! »

Dernier souvenir.

Merci, cher maître, nous vérifierons, si vous le permettez, demain soir, car nous ne possédons pas vos œuvres à l'atelier. Ravel, enfant des Muses, nous les apportera ici.

Le lendemain soir, nous pûmes, à l'aide de Ravel, lire le *Dernier souvenir*, qui contient seize beaux vers, et nous pûmes constater que Leconte de Lisle ou son représentant avait commis une erreur de mot et de rime en terminant le vers qui est exactement

Quelqu'un m'a dévoré le cœur, je me souviens !

Je ne voudrais pas oublier de dire après cela que, dans une soirée spirite donnée à Paris il y a trois ans, chez M. B., député de l'île de la Réunion, où j'avais le plaisir d'être invité et où j'avais conduit deux médiums, la vieille Mme Rodière et sa fille, une charmante société créole fut curieuse de voir quelques-unes de ces choses mystérieuses, inexplicables, qu'on demande au spiritisme.

Malgré la présence des médiums dont j'avais apprécié la valeur chez Mme Næggerath « notre bonne maman », un soir qu'une petite table s'était enlevée au-dessus des assistants pour aller donner, de la part d'un époux décédé, une caresse à la vieille comtesse de C..., qui mourut dix jours plus tard, je craignais que la présence d'esprits frivoles ne troublât la séance. Mme B..., la maîtresse de la maison, désirait qu'on se placât autour du guéridon. Non, dit Mme Rodière, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préfère qu'on entoure la lourde table de la salle à manger, ce qui fut fait. Les coups frappés tardèrent peu. On fit dix questions auxquelles on obtint des réponses. Léon Dierx, le prince des poètes, créole de la Réunion comme presque tous les assistants, se baissa pour regarder sous la table qui frappait, en me disant : C'est toi qui frappes !

« Appelle toi-même l'esprit d'un compatriote, lui répondis-je et je le prierai de frapper sous tes mains à l'endroit de la table où tu les mettras ». Dierx, s'éloigna au bout de la table et, tout naturellement, il évoqua Leconte de Lisle le poète académicien dont il avait été l'ami pieux, l'élève dévoué. La réponse fut prompte :

Trois coups très forts furent frappés sous les mains de Léon Dierx, et Mme Rodière, qui avait étalé sur la table un alphabet brodé dont elle indique les lettres à l'aide d'un crayon, pria l'esprit du poète de frapper un coup à chaque lettre à signaler.

Au bout d'une minute, on eut cette réponse :

Salut à mes amis de la terre natale.

LECONTE DE LISLE.

Alors, le fils du député, Auguste B..., ayant demandé au poète s'il voulait avoir la bonté de prouver son identité, lui dit : « Vos œuvres, illustre compatriote, sont ici dans la Bibliothèque de mon père. J'irai chercher le volume désigné après la réponse donnée, et il passa la parole à son père, poète aussi comme le sont tous, plus ou moins, les créoles de la Réunion, nés sous le ciel le plus poétique.

« Maître, dit M. L. B..., voulez-vous nous dicter le 36^e vers de votre sublime Caïn ? »

Et sous le crayon de Mme Rodière indiquant les lettres l'une après l'autre

sur son alphabet brodé, les coups frappés entre les mains du député dictèrent :

« C'était un soir des temps, par monceaux les nuées, »

Après ces deux vieilles notes, que les incrédules, au lieu de s'écrier que c'est l'un de nous qui dicta ce vers, fassent eux-mêmes des essais suivis, patients, et ils obtiendront comme nous des résultats couronnés par le même succès.

Vous avez sans doute lu Caïn des *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle, mais, qui de vous est capable de souffler *ex abrupto* le 65^e vers sans prendre le temps, ou de se remémorer les 64 précédents s'il sait le poème par cœur, ou de les compter vers par vers sur le livre ?

Ah ! si l'on avait demandé à l'immortel Racine de dicter le premier vers d'*Athalie* ! C'eût été plus facile et tout le monde l'aurait pu souffler.

LEOPOLD DAUVIL.

LA PEINE DE MORT ET LES IMPRESSIONS D'UN JURÉ

Juré d'assises, appelé à siéger six fois en une semaine, je viens de voir se dérouler devant moi le triste et affligeant spectacle des vices et des brutalités humaines. Le rôle de juré est un des plus délicats et des plus douloureux qu'un homme de cœur ait à remplir en ce monde. Mais si ce devoir est pénible, il a aussi ce côté consolant de nous permettre de tendre une secourable main aux inculpés que le mal n'a pas encore complètement gangrenés.

Ainsi l'homme juste, tout en s'efforçant de préserver la société des criminels qui la menacent, peut, dans certains cas, user de clémence et faire descendre comme un rayon d'en haut au sein de cet enfer. A ce point de vue, l'institution du jury est éminemment utile, et malgré des erreurs et des défaillances inévitables, elle a rendu des services signalés à l'ordre social. Car si le juge, sévère par tendance, se laisse rarement fléchir, le juré, plus humain, cherche à concilier les exigences de la préservation sociale avec les droits des faibles et les inspirations de la pitié.

Au terme de la session, deux criminels redoutables, accusés d'assassinat avec préméditation, ont comparu devant la cour d'assises. Je revois encore, comme dans une vision sinistre, les faces patibulaires de ces deux hommes affaîssés sur leur banc entre des gendarmes, et le président en robe rouge, dont les questions se succèdent, monotones, comme des gouttes de pluie tombant sur la pierre. Puis les pièces de conviction étalées sous nos regards,

les bâtons de chêne qui ont servi au crime, le pic taché de sang auquel adhèrent encore des cheveux humains et les misérables hardes volées. Et, sous une lumière vague, la foule houleuse qui se presse dans l'immense salle mal éclairée.

Après des débats qui durèrent quinze heures, le jury se retira dans la Chambre des délibérations. A ce moment, une discussion solennelle s'engagea au sujet de la peine de mort qu'aurait entraîné fatalement le rejet des circonstances atténuantes.

Sans trahir le secret des délibérations, je crois pouvoir exposer brièvement les raisons qui inspirèrent mon langage et mon vote, et dont l'expression ne contribua pas peu, je crois, à sauver la tête des deux accusés. Peu intéressants d'ailleurs, ces deux hommes, sur lesquels pèsent d'horribles antécédents. Ils s'étaient mis deux, dans la force de l'âge, pour tuer et dépouiller un vieillard infirme de 77 ans. La Cour les a condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Mais, au-dessus de ces deux existences souillées une question plus haute s'agitait ; celle de savoir si la société a le droit de retrancher violemment un homme de son sein, si coupable que soit cet homme.

Le réquisitoire du procureur de la République renfermait deux propositions que j'ai relevées. « La peine de mort », disait-il, « est nécessaire, donc elle est légitime. » Puis, dans sa conclusion, réclamant la peine capitale, il ajoutait : « La vie humaine est inviolable et sacrée. »

Je reprends de suite ce dernier argument et je le retourne. Si la vie humaine est sacrée pour l'individu, dirai-je, elle doit l'être aussi pour la collectivité. Qui ne peut rendre la vie ne doit pas ôter la vie. Et vous, magistrats, qui envoyez les hommes à la mort, savez-vous ce qu'est la mort ? Avouez-le, presque tous vous l'ignorez. Vous croyez débarrasser la société d'un danger et vous rendez ce danger plus imminent, plus inévitable. Par la mort, vous donnez la liberté au coupable, et pour être invisible, il n'en poursuit que plus facilement son œuvre funeste. Il continuera à vivre parmi nous et poussé par la loi de similitude et d'attraction, son unique souci sera de rechercher les hommes faibles ou pervers et de les pousser au crime. Serviteur du mal, il attendra dans l'ombre l'occasion favorable qui lui permettra d'assouvir les sentiments de vengeance que votre verdict n'aura fait qu'entretenir en lui. Tandis que, par une punition plus humaine, vous lui auriez laissé la possibilité de rentrer en lui-même et, l'âge et la réflexion aidant, de retourner dans l'au-delà avec des sentiments plus pacifiques.

La déposition d'un témoin, médecin aliéniste, entendu au cours de l'audience, était bien faite pour confirmer mes vues sur ce point ; un des accusés simulait l'épilepsie et le témoin venait décrire les véritables caractères de cette maladie. D'après cette description, j'ai pu reconnaître que

l'épilepsie n'est, dans la plupart des cas, qu'une des formes nombreuses de l'obsession et de la possession.

En effet, l'épileptique perd la conscience de ses actes et l'usage de ses facultés. Il devient aphone et ses yeux se retournent dans leurs orbites. Dans cet état il peut être poussé au crime, mais c'est par un élan spontané, par une impulsion subite qu'aucune préméditation n'a précédée et qu'aucun souvenir ne suivra, car, revenu à lui, l'épileptique a complètement oublié tout ce qui s'est accompli durant l'accès. De là, l'irresponsabilité de ces malheureux. Tous ceux qui ont quelque pratique des sciences psychiques et du spiritisme en particulier reconnaîtront là tous les caractères de l'obsession et la prise de possession d'un organisme humain par un être invisible et malfaisant. On pourra lire avec fruit sur ce point les deux volumes du D^r Gibier, un des meilleurs élèves de Pasteur, sur le spiritisme ou Fakirisme occidental, et l'œuvre de l'académicien anglais R. Wallace, membre de la société royale, sur le « Moderne spiritualisme ».

La peine de mort ne se justifie même pas par l'impression produite sur les foules. Chaque fois qu'une exécution capitale a lieu, on voit la lie de la population de nos villes, souteneurs, escrocs, filles perdues, passer les nuits sur les places publiques, dans l'attente de ce hideux spectacle. Des démonstrations du plus mauvais goût accompagnent ces exhibitions qui sont devenues un véritable scandale. Au lieu de frapper d'épouvante les criminels de l'avenir, elles semblent, au contraire, surexciter leurs pires instincts. La peine de mort, depuis longtemps inscrite dans nos codes, n'a pas fait diminuer les causes judiciaires. Celles-ci paraissent plutôt se multiplier.

Les pays qui l'ont supprimée, la Belgique, certains cantons suisses, les pays scandinaves, n'ont pas vu pour cela s'augmenter le nombre des délits. Le Danemark et la Norvège, par l'application de la réclusion complète, de l'isolement absolu en cellule, sans communication avec aucun être humain, ont établi une peine plus efficace et plus redoutée que la peine de mort, car depuis qu'elle existe, les crimes et délits graves ont presque disparu de ces contrées. Ceci nous prouve que la justice humaine a d'autres ressources que la peine capitale pour effrayer les criminels et préserver la société de leur contact.

Une étude plus approfondie de la nature et des destinées de l'être humain apprendra aux juges que la vie, donnée à chacun de nous comme un moyen de progrès, de réparation ou de relèvement, ne peut, dans aucun cas, être abrégée par la loi. Lorsque cette conviction sera faite dans les esprits, la peine capitale, dernier vestige des temps barbares, honteux héritage d'une époque de brutalité, disparaîtra à jamais de nos codes. Et nos descendants, les hommes du xxi^e siècle, considéreront comme une chose étrange et monstrueuse le fait qu'elle ait pu se perpétuer jusqu'à nous.

LÉON DENIS.

Causerie sur l'idée de Dieu.

Après avoir lu les dernières revues de 1902, quelques articles froissant mes plus intimes convictions, j'éprouvais un indicible besoin de protester ; quand, à mon indicible joie, j'eus le bonheur d'être superbement devancée et de rencontrer mes idées reproduites et surtout exprimées par quelques-uns de nos maîtres, avec la puissance d'éloquence si persuasive, si prenante qu'ils savent toujours mettre au service de notre grande cause, qui, pour eux est l'Arche sainte. Puis, pensant à l'humble article que je venais d'écrire, devant mon insuffisance, j'eus un douloureux découragement.

— Eh quoi, pygmée, me dis-je, oses-tu prétendre placer tes balbutiements à côté des Master-pièces de ces géants de la pensée et des lettres ! frôler ton pauvre cuivre à cet or sans alliage ! — et j'allais jeter mon travail au panier, quand une petite voix, en moi, vint plaider leur cause et surseoir l'exécution :

Peut-être que pas bien loin des pyramides d'Égypte, me susurra-t-elle, il existe des fourmilières ; — comme les monuments des Pharaons, l'effort de l'humble bestiole chante la gloire de Dieu.

Soldats de l'éternel progrès, en sa marche ascendante, nous poursuivons la plus sublime des conquêtes, celle de l'au-delà : dans la continuelle mêlée, le petit fantassin, quelle que soit sa place infime, fier de ses généraux, peut s'écrier : — A leurs côtés, j'ai combattu le bon combat. — Et, courageusement, j'envoie ces lignes à la poste, confiante en l'indulgence de mes éminents lecteurs, mes efforts, je le crains trop, étant mauvais interprète de ma pensée.

Fondée par notre vénéré maître, Allan Kardec, la *Revue Spirite* eut surtout pour objectif de projeter, comme un phare lumineux, la lumière sur les rives de l'au-delà, encore si brumeuses à nos yeux de terriens. En parcourant son œuvre si considérable, deux idées maîtresses nous frappent ; à chaque page elles s'y étalent ; on sent qu'elles sont sa pensée dominante : Je veux parler de sa foi opiniâtre en l'immortalité de l'âme et en la réincarnation, ainsi que sa conviction absolue en un Dieu créateur des mondes ; sa confiance sans limites en son omniscience sans bornes, en sa justice immanente, en sa bonté infinie.

Il est certain, quoique cela me paraît surtout un mariage de raison — dont le raisonnement me semble exclu, — que l'on peut discuter les prérogatives de Dieu, même nier jusqu'à son existence, et être spirite ; mais en tout cas, il est non moins certain que l'on ne peut se dire *spirite kardéciste*.

— L'on m'objectera cependant, que le Maître avait l'intelligence trop supérieure pour s'ériger en pontife et par cela même, imposer comme infail-
lible le fruit de ses incessantes recherches, quoique celles-ci fussent

appuyées sur de puissants raisonnements — (et il était le bon sens incarné, nous dit Flammarion, dans le discours qu'il prononça sur sa tombe —).

— En avant et toujours plus haut, étaient ses cris de ralliement ; pour que le spiritisme fût éternel, il le voulait scientifique, afin de l'asseoir sur des bases solides. Comme à l'aurore de toute doctrine, de toute science, le spiritisme n'était qu'en voie de transformation ; de nouvelles inductions pouvaient donc, devaient même se produire ; et, à cet effet, il invitait ses adeptes à faire comme lui, à chercher sans relâches, prêt à adopter hardiment tout nouveau raisonnement qui serait basé sur une logique plus serrée.

— Nous voyons donc que bien loin de vouloir enchaîner la liberté de penser chez ses disciples, Allan Kardec les poussait au contraire en avant dans la voie du progrès.

Mais ici, dans la question qui nous intéresse aujourd'hui, il ne s'agit plus de marches en avant ; en niant Dieu, en discutant ses prérogatives comme ses attributs, nous touchons, j'oserais presque dire, à un dogme fondamental ; en tout cas à une pierre d'assise du spiritisme kardéciste, et introduisons comme un schisme à sa doctrine.

Oui, il est fort heureux que, comme le dit excellemment M. Béra, notre éminent rédacteur en chef, l'homme ne puisse pas plus attaquer Dieu, qu'un ver de terre attaquer le soleil. Grand et puissant comme l'infini qu'il est, notre adoration le touche, mais seulement par tendresse pour nous : quoique par cet acte, nous ne lui rendions qu'une bien faible parcelle de ce que nous lui devons, son amour veut voir dans ce sentiment affectif, qui nous pousse à nous agenouiller devant lui comme devant la source de toutes les perfections, un acheminement vers l'idéal, non ce faux idéal à la mode, chez les gens nerveux ; mais celui auquel tous nos efforts doivent tendre ; auquel nous devons les meilleurs de nos sentiments, de nos aspirations ; et qui, dans la suite des temps, nous rendra réellement faits à son image : c'est alors que nous pourrons, avec un légitime orgueil, nous dire vraiment son chef-d'œuvre.

Quant à nos outrages, ils ne peuvent atteindre Dieu ; mais son même amour nous faisant crédit, il nous concède l'éternité pour le trouver et apprendre à le connaître.

Peut-il cependant exister un outrage plus cinglant — à moins, ce que je crois, qu'il ne soit qu'*enfantin* — celui qui veut le mettre en doute, nier ses attributs, lui marchander ses perfections !

On a surtout peine à concevoir que ces négations puissent trouver place dans des cerveaux d'hommes de savoir ; l'on ne serait, au contraire, aucunement étonné de les rencontrer chez les ignorants, surtout chez les hommes aux travaux rudes, dont le dur labeur ne peut laisser place à la réflexion pas plus qu'aux raisonnements.

Voltaire, quel'on ne doit pas suspecter de partialité mystique, a dit que, si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. Il est vraiment difficile de le supprimer totalement, c'est-à-dire de le *biffer* ; c'est ainsi que d'aucuns,

n'osant le nier, daignent condescendre à le considérer comme une machine à créer ; lui limitant son pouvoir ; en faisant un être frigide, abstrait, amorphe. C'est très commode à notre nature humaine, naturellement ingrate ; cela nous dispense de toute reconnaissance envers un Créateur qui nous a créé par mégarde et se désintéresse si complètement de nous qu'il ignore jusqu'à notre existence.

— Et cependant pauvres roseaux fragiles, pliants à tous les souffles du destin, que deviendrions-nous si nous n'avions quelque'un d'immuablement fort et conscient pour étayer notre faiblesse !

— Pourtant, sentant le peu de consistance de cette triste thèse, on veut la renforcer par des arguments :

— Si Dieu s'occupait de nous, nous dit-on, se rencontrerait-il sur cette terre d'aussi criantes anomalies ; verrait-on de si grandes fortunes côtoyer de si pitoyables misères ! etc... etc... et on nous cite cet exemple :

« Un navire, dont de misérables chauffeurs alimentent la fournaise ; ils sont réellement dans l'enfer ; tandis que de riches oisifs se prélassent aux premières — ceux-là, sont en Paradis. » — et on en conclut à nouveau.

— « Si Dieu était l'être bon de nos rêves, s'il s'occupait de ses créatures ; pourquoi cette effrayante disproportion ; pourquoi en bas tant de misères, en haut tant d'opulence ? »

L'argument est spécieux : on oublie notre libre arbitre ; aussi que nous sommes les artisans de notre sort : Dieu ne crée pas des âmes heureuses ou malheureuses ; le spirite réincarnationniste n'ignore pas que celles-ci ont la situation que leurs fautes ou leurs mérites antérieurs leur ont acquis ; à moins que ce soit des épreuves demandées en vue d'une plus rapide évolution.

— La vie d'ici-bas ne nous apporte-t-elle pas souvent la preuve qu'un labeur considérable modifie les pires situations. — Afin d'appuyer notre démonstration, prenons, nous aussi, un exemple :

— Un minuscule commerçant est pris d'ambition ; il veut faire fortune : il est actif, laborieux, vigilant, l'œil à tout, âpre au gain et avare de son temps parce que — *times is money*. — A force de travail, d'économie, il se voit, en peu de temps, à la tête d'un magasin bien *achalandé* qui, par son aptitude pour les affaires, devient bientôt insuffisant ; de jour en jour il agrandit ses comptoirs ; ce ne sont plus des magasins, mais d'immenses hall ; hier il avait une maison à cinq étages ; aujourd'hui il lui faut des rues entières pour contenir ses marchandises les unes venues des quatre coins du monde, les autres fabriquées dans ses manufactures. Au début, ils peinaient seuls, sa femme et lui, dans une pauvre échope ; aujourd'hui, il habite son hôtel et commande à tout une armée de travailleurs.

Avec la fortune, les honneurs sont venus ; enfin, ses enfants, par de hautes alliances, ont achevé la complète métamorphose de cette évolution progressive.

— Nous voyons que c'est grâce à son énergie qui jamais ne faiblit, qu'il

s'est élevé d'un nombre considérable de degrés, sur l'échelle sociale : parti d'en bas, il se trouve au sommet ; de l'homme de la fournaise qu'il était jadis, grâce à une volonté opiniâtre, il est maintenant l'homme des premières : c'est-à-dire que, de l'enfer, il est *monté* au Paradis.

A côté de cet homme qui, d'évolution en évolution, arrive au sommet des honneurs et des richesses, plaçons un autre homme, parti du même milieu humble :

Celui-là est d'une nature apathique, molle, sans ressorts ; il n'est pas paresseux, mais sans aucune initiative, se contente de faire, toute tracée, la besogne qui doit subvenir à ses besoins. A ce travail, il gagne péniblement de quoi vivre au jour le jour, et au moindre heurt du chemin, il tombe plus bas et devient la proie de la misère.

Vous me ferez remarquer que le premier de ces hommes a sans doute eu, pour l'aider, d'heureuses circonstances ; je vous l'accorde ; mais, ne faut-il pas déjà une certaine somme d'efforts pour les utiliser, se les rendre propices ? Notre deuxième personnage en a peut-être rencontré aussi ; qui sait si ce n'est pas son indolence qui les lui a fait échapper, — sans compter qu'un homme d'énergie sait souvent les provoquer.

— Ces deux exemples ne peuvent-ils pas représenter notre évolution dans l'au-delà ; si, ici bas, nous travaillons énergiquement à réformer les angles de notre caractère ; si nous luttons sans trêve afin, comme un bon horticulteur, d'extirper les herbes parasites qui sont nos passions et qui, constamment, germent en nous, nous parviendrons à amasser un riche capital de mérites, auquel nous devons d'évoluer dans des sphères supérieures. Si au contraire nous vivons mollement, ne contractant peut-être pas de nouveaux vices, mais ne faisant aucun effort pour combattre les anciens, au lieu d'amasser un fonds de réserve, il faudra toujours recommencer à revenir sur terre, redescendre dans la fournaise pour faire marcher le bâtiment.

On nous objectera que puisque Dieu est si bon, il aurait pu nous créer tout d'une pièce, absolument parfaits ; mais où aurait été l'effort, par conséquent le mérite ? On peut même se demander quel aurait été le but de cette création ? Est-ce que le fruit ne pousse pas sauvage sur l'arbre, avant la greffe ?

Non, Dieu n'ignore pas, qu'artisan de sa vie, l'homme est, de par sa faiblesse, en proie à d'effroyables misères ; et pourtant, pas plus que le mal, Dieu n'a créé la souffrance, car il n'est le principe que de tout ce qui est beau, noble et bon : maux et passions, ne sont que le fait de notre nature primitive, sujette à transformation. Le mal n'est qu'une maladie de l'âme ; quand celle-ci deviendra saine, nous disent nos maîtres, le mal disparaîtra. Puis, Dieu a créé des lois ; la plupart du temps, les hommes y font des infractions : de là vient aussi une partie du mal. Si nous étions moins inférieurs, nous souffririons moins.

Le mal et la souffrance ne sont donc que des accidents ; si horribles qu'ils

soient, à mesure que nous évoluerons, les maux s'atténueront peu à peu pour disparaître et faire place au bien.

Hélas, nous sommes encore bien loin de cette perfection ; cependant quand nous nous considérons avec l'homme primitif, l'homme troglodyte, aux instincts bestiaux et cruels, tenant plus de l'animal sauvage que de l'homme ; quand, bien plus près de nous, homme moderne, nous nous mettons en parallèle avec les anciens peuples, dont la force faisait toute la loi, ne devons-nous pas admirer la grandeur du chemin parcouru ?

A quoi devons-nous cette métamorphose ? A nos efforts, à notre énergie ; et cette transformation par l'énergie continuera jusqu'à l'absolue perfection, parce que le principe émane de Dieu et, par conséquent, est éternel comme lui. N'est-ce pas suffisant pour indiquer notre noblesse d'origine et nous donner la croyance invincible que nous venons de lui et devons y retourner !

— Un autre grief, que l'on reproche à Dieu, c'est l'imperfection de notre planète : Tout d'abord cela prouverait que, comme l'humanité, elle est en voie de transformation. Puis, le plus souvent, ce qui nous paraît imparfait, n'aurait-il pas des raisons très plausibles d'exister ? Il y a bien des choses sur terre qu'une faible intelligence ne peut expliquer et dont un savant découvre le parce que. — N'y a-t-il pas aussi des milliers de raisons que la nôtre ne perçoit pas ?

Souvenons-nous de cet axiome : — un peu de science nous éloigne de Dieu, beaucoup nous y ramène. — Nous croyons-nous en possession de l'immuable sagesse, parce que nous commençons à soulever un très petit coin du voile jusqu'ici impénétrable de l'au-delà ? Nous avons, depuis le commencement des temps, vécu dans un bronillard opaque, qui nous empêchait de rien distinguer et nous condamnait à ne formuler que des conjectures ; ce que nous avons entrevu a surtout ébloui nos yeux de taupe peu habitués à telle incandescence de lumière ; obligés de cligner, ils ont mal vu ; — alors, comment pouvons-nous juger, puisque nous n'avons pu nous rendre compte ?

Et pourtant, nous voici, d'orgueil tout grisé, commentant l'œuvre de la création, comme si nous y avions assisté, et notre critique acerbe ne connaît aucun ménagement pour discuter son auteur et crier haro sur lui.

(La fin au prochain numéro).

DIANE MAREST.

UN DERNIER MOT AU SUJET DE « L'IDÉE DE DIEU »

La Revue, usant de la plus large tolérance pour les idées, a toujours été une tribune ouverte aux penseurs de tous les ordres pour l'exposition et la discussion des idées de nature à favoriser l'extension et les progrès de la doctrine ; mais elle s'est toujours aussi constamment défendue de servir de

champ clos à des luttes qui, prenant peu à peu, par la force de l'entraînement, une tournure personnelle, menacent de devenir irritantes et partant absolument stériles, sinon dangereuses.

M. Béra est tout le premier à reconnaître la nécessité de cette conduite, et c'est pourquoi il nous fait savoir qu'il renonce, en ce qui le concerne personnellement, à poursuivre le débat qu'il a lui-même engagé, sur « l'Idée de Dieu » ; non pas, faute d'arguments, car il est de plus en plus certain de l'exactitude de ses propositions, et s'offre à les démontrer en particulier, mais dans un esprit de conciliation. Il est assuré que l'avenir justifiera ses vues et sa conduite. Nous approuvons cette détermination.

M L

Saint-Pierre et le Diable

Par une belle journée ensoleillée, saint Pierre se tenait à la porte du Paradis, attendant l'arrivée des heureux mortels qui ont le droit de prendre place au milieu des Elus. Soudain, une ombre étendit sa tache sur l'éclat doré de la porte. Saint Pierre se retourna. O surprise ! C'était Satan ! l'air hardi et arrogant. Sur son visage tourmenté on lisait l'indignation, le trouble, et aussi le désir de questionner.

Saint Pierre, un moment rendu muet par la stupeur, le regarda fixement. Enfin il reprit son sang-froid, et dit, en contenant sa voix :

« Je ne me serais pas attendu, à vous voir ici, Lucifer. Depuis que vous avez entraîné avec vous la troupe des Anges rebelles, et que vous avez perdu la pauvre Ève, vous étiez resté dans votre séjour maudit. Partez à l'instant, et ne souillez pas plus longtemps de votre présence le trône des grâces célestes. »

Sans s'émouvoir, le vieux Satan regarda le saint avec des yeux perçants, et dit :

— « Votre surprise m'étonne, saint Pierre. Pendant tout le cours des siècles, j'ai toujours fait mon devoir. Vous savez si j'ai fait prospérer le royaume brûlant de l'enfer — pardon, je veux dire, Hadès, le Shéol — cela sonne mieux, car l'Enfer est démodé, et vous-même vous avez presque reconnu qu'il devient ridicule. »

— « Moi, dit saint Pierre. Vous vous trompez. Je ne suis ici qu'un serviteur. Je fais aussi mon devoir, comme je l'ai toujours fait. »

— « Vous avez pour vous la puissance, répartit le vieux Satan. Tout ce que vous déliez sur la terre est aussi délié dans le Ciel. Autrefois les enfants morts sans baptême m'appartenaient. J'en garnissais mes murailles de flammes. Les incrédules étaient damnés. Mais la crainte s'en va. L'Eglise n'ose plus guère se servir de mon nom pour effrayer les peuples. Vous avez ouvert votre porte aux acteurs et aux comédiens. On se moque de la

« baleine » de Jonas. On accueille des livres qui eussent mis autrefois leur auteur entre mes griffes. Le clergé va au théâtre, il joue aux cartes, il fume. Bientôt il dansera le « Cake walk ». Où allons-nous ?

Saint Pierre réfléchissait. « — Hélas ! Satan, dit-il en soupirant, vous avez raison, j'en ai peur. J'avoue que depuis que j'occupe ma charge il y a eu bien des changements ici. Laissez-moi vous dire une chose tout bas : nos rangs s'éclaircissent. Nous ne savons plus qu'inventer pour attirer les gens dans nos églises. On épluche les Livres saints. Les écoles publiques nous enlèvent tous nos enfants, et la Presse donne raison aux anticongréganistes. On nous pose des questions auxquelles nous ne pouvons répondre. Les plus instruits vont chez vous. Il faut vous donner du repos. Où sont ces jours glorieux où le clergé pouvait s'écrier sans être contredit : « Tuez toujours, Dieu reconnaîtra les siens. » Votre pouvoir et le mien ont pris naissance dans les jours d'ignorance. La Raison et la Science sont nos ennemis. Je crains que notre règne ne soit passé. »

— « Confiance pour confiance, dit Satan en s'inclinant. Je vois sans peine comme vous que le savoir est notre ennemi. Quand la science élève son flambeau, quand la Raison pense et discute, quand la Liberté remplit les cœurs, quand l'Amour amollit la Foi, notre vieille renommée dépérit, nos noms tombent dans l'oubli. Savez-vous ce qu'il faut faire ? Pour nous sauver et sauver nos royaumes, associons-nous, travaillons de concert. »

— « Bonne idée, dit saint Pierre. Je prends pour moi les grands et les riches, ceux qui paient sans regarder et viennent en aide aux Eglises. Tous ceux-là passeront ma porte sans contrôle. Je vous laisse les vivisectionnistes, les voleurs et les assass.... ».

— « Pas si vite, dit Satan. Vous savez bien que l'Eglise les réclame. Vous oubliez le voleur sur la croix, qui coucha au Paradis le soir-même. Il suffit de croire pour être sauvé. Le mérite n'est rien, la prière du prêtre est tout. Ce sont les hommes honnêtes et moraux, mais incrédules, qui sont à moi, comme ils l'ont toujours été. Prenez les criminels, je n'y tiens pas. D'ailleurs je vois venir le temps où vous et moi nous n'aurons plus rien à faire. La géologie, l'astronomie, les rayons X, l'air liquide, Marconi et le télégraphe sans fil, tout cela nous envahit. La libre-pensée monte, et l'Ecriture s'efface. Les gens se font un paradis sans notre aide. »

Saint Pierre soupira : « Tais-toi, Lucifer, tu me fais mal. Je n'aime pas raisonner et réfléchir me casse la tête. »

— « Adieu, saint Pierre, s'écria Satan. Encore un mot. Dis donc à saint Paul que les femmes ne veulent plus obéir à leur mari. Les voilà qui enseignent, qui prêchent, qui votent, qui sont médecins, marchands, avocats. Que de changements ! Quand la libre-pensée les aura délivrées, elles feront tout ce qui leur passera par la tête. Elles ouvrirent les portes de l'Amour sans nous demander la clef. Cette étrange vieille terre est toute bouleversée. Tâchons de la garder pendant que nous le pouvons, car bientôt, mon vieux Pierre, on ne nous connaîtra plus. On cherchera nos noms dans quelque

vieux bouquin, intitulé : *Histoire ancienne*, et l'on lira, en riant, le récit de notre vie. Adieu. Encore ceci : Ecris donc cette devise sur ta porte rouillée, de peur d'oublier ce qui se prépare :

« Les croyances s'en vont. Les hommes arrivent. La vérité reste. La Loi naturelle de l'Evolution seule gouverne tout. »

C. FANNIE ALLYN du *Banner of Light*.

ASPIRATION DE L'AME VERS L'INCONNU

L'idée de Dieu est un pressentiment général imposé à tous les êtres pensants, depuis le sauvage jusqu'à l'homme civilisé. Dans cet état mental, la raison, développée par l'étude et l'observation, veut remonter à la cause qu'a provoqué ce sentiment.

Le fini peut-il dominer l'infini? l'effet peut-il être antérieur et supérieur à la cause dont il procède? Nous sommes tous d'accord pour répondre négativement. Ceci ne nous empêche pas de faire des investigations pour arriver à la connaissance de l'Inconnu, en suivant la méthode scientifique de procéder par induction comme base, afin de formuler une déduction, en partant du connu, soumis à nos observations, nous arrivons forcément à donner plus d'amplitude à la recherche de ce que nous poursuivons.

Cette cause suprême, que nous appelons Dieu, a-t-elle créé tout ce qui nous environne dans l'espace infini où nous plongeons nos regards? Cette création, ou émanation, a-t-elle eu un commencement? Il serait logique de répondre que tout ce que nous admirons n'a pas eu de commencement et que l'univers manifeste est de toute éternité et coéternel avec la cause dont elle émane; car la cause *incrée* étant l'activité même ne pouvait rester oisive jusqu'au moment déterminé pour manifester sa toute puissance.

Cette cause suprême est-elle intelligente, juste et bonne, lorsque nous sommes témoins et sujets de la douleur, de la misère humaine; lorsque nous observons, dans la lutte pour la vie, la destruction des êtres l'un par l'autre pour subvenir à leur existence?... Cette cause suprême a, sans doute, des desseins impénétrables pour nous, quant à présent, mais qui seront justifiables plus tard; ces misères, ces douleurs, cette destruction, tout cela ne peut être une imperfection à imputer à cette cause suprême que nous voulons définir, nier ou infirmer.

Les êtres et les choses sont imprescriptibles au concours de l'harmonie universelle; la destruction n'affecte que la forme, comme moyen à ses progressives transformations; quant à l'atome intelligent, plus ou moins développé, il poursuit son ascension vers une plus grande lumière, et, arrivé à la connaissance du *Moi*, est responsable de ses actes. C'est la loi de l'*Involution* pour naître à la vie plus active, et d'*Evolution* pour s'élever indéfiniment vers la cause qui l'a engendré. Mais ne pas confondre Dieu avec cette

Loi qui n'est que sa volonté rendue tangible. De même qu'un peintre, qu'un sculpteur, un architecte ne peuvent être confondus en personnifiant le tableau, la statue ou l'édifice n'étant que leur œuvre.

Nous devons, malgré tout, reconnaître l'ordre, l'harmonie qui régissent l'univers, et affirmer logiquement l'existence d'une intelligence supérieure à la raison humaine; si nous persistons dans notre négation, essayons et efforçons-nous à démontrer le contraire par une œuvre de nos mains mieux ordonnée que tout ce qui existe en corrigeant le *Plan divin : Errare humanum est*.

Abandonnons l'entreprise d'une définition impossible dans l'état actuel de l'humanité; comment définir ce qui échappe à nos sens et à notre intelligence? Soyons formels, procédons d'abord par une scrupuleuse induction, et nous déduirons logiquement qu'arrivés à la connaissance du *Moi humain*, qui n'est que l'effet d'une cause supérieure, nous affirmerons rationnellement l'existence d'un *Moi* et d'une *Intelligence absolue*.

Comme tout a sa raison d'être, la douleur, la misère procèdent, en majeure partie, de notre ignorance, sont pour l'âme des éléments de purification, nous sommes fatalement impulsés à progresser par la science, par la pratique du bien, par l'amour pour nos semblables pour nous délivrer peu à peu de toutes souffrances. Dans les plaines illimitées de l'*Ethair* nous trouverons des réunions d'âmes épurées; la matière spiritualisée formant, dans l'espace sans fin, des séjours où gîte la contemplation active et le bonheur en rapport avec notre relative perfection, plus de déceptions, de doute et d'incertitude; la science acquise nous rendra compte de tout ce qui nous terrorisait; plus de météores effrayants, de cataclysmes destructeurs, conflagrations, extinction de soleils, etc., etc., et nos âmes, attirées par l'aimant du progrès. Là..., dans ces divines oasis, la mort sera méconnue; un sommeil tranquille dont le réveil sera la réalisation d'un heureux songe.

Nous avons même ici un rapprochement de l'avenir qui nous attend; l'homme terrestre, par l'élévation de sa pensée, se rend propice à tous les dévouements, à tous les sacrifices, il s'assimile par degrés les attributs de la Divinité, s'identifie avec elle, il devient lumineux en absorbant de la *lumière absolue*, dont il est le pâle reflet.

J'en étais là, lorsque, le 10 janvier courant, la *Revue* m'est parvenue. Suivant notre érudit frère, M. G. Béra, le doute est le commencement de la Sagesse. La science ne doute pas, lorsque ses découvertes sont généralement sanctionnées par l'opinion, par les démonstrations pratiques et d'application; mais la science doute quand, dans les sentiers d'explorations, des obstacles inséparables la dévient du résultat qu'elle se propose obtenir. Dans les questions purement métaphysiques, où les élucubrations philosophiques sont les seules armes de combat comme, par exemple, celle qui nous occupe: la définition de Dieu, le doute peut être le point de départ; mais si, par obstination, nous l'incorporons en nous-mêmes par une négation absolue, ce doute ressemble beaucoup au travail de Sisyphe se transformant en châtiment.

Nous sommes d'accord, laissons à la pensée son libre essor ; analysons nos misères, mettons à nu notre ignorance, nos défauts, nos plaies repoussantes, mais apportons la paix, la tranquillité, un espoir pour l'avenir, appliquons un baume à ces douleurs, suivons un prudent traitement pour combattre la maladie et la guérir ; laissons à l'âme ces consolantes illusions, de la fiction d'un bonheur imaginaire il en reste toujours un peu, préférons manifester un doute qui console à une vérité mal interprétée qui serait nuisible ; les malades sont reconnaissants pour les petits soins qu'on leur prodigue.

L'homme se connaîtra de lui-même un jour, il est né perfectible indéfiniment, se rapprochant progressivement de *Dieu qui sait lui-même ce qu'il est*.

Madrid, 14 janvier 1903.

E. COUILLAUT.

Sagesse

Beati pauperes spiritu...

Dépouille les métaux, signe de la richesse,
Symbole éblouissant du fantôme social,
Quitte ces oripeaux qui voilent l'idéal,
Si tu veux écouter la voix de la sagesse.

L'or sème le bonheur par la sainte largesse,
Mais la cupidité le fait père du mal ;
L'ambition le change en un agent fatal
D'oppression, de guerre et de scélératesse.

Redeviens un enfant et que ton cœur soit pur
Retrempa ta vieille âme aux sources de l'azur
Homme, retourne à la simplicité première.

Fais-toi pauvre en esprit, ô toi qui ne sais rien ;
Et communie avec le principe du bien
Dieu, l'être universel d'amour et de lumière.

Paris mars 1903

JULIEN LARROCHE

Un bon médium à l'horizon

Nous avons trop souvent entendu les spirites se lamenter de l'inertie de l'Institut psychologique pour ne pas nous réjouir de pouvoir leur annoncer que sous peu la savante assemblée pourra étudier un intéressant médium.

C'est à l'activité infatigable de M. Sage, l'auteur si érudit de « Zone-frontière » que les spirites et l'Institut devront cette bonne aubaine, et c'est d'une séance à laquelle il nous avait convié avec M. le Dr Branly, membre de l'Académie de médecine, chevalier de la Légion d'honneur

ainsi que M. Courtier, chef des travaux à l'Ecole des hautes études, que nous voulons entretenir les lecteurs de la *Revue Spirite*.

Qu'il nous soit permis avant tout, de remercier en notre nom, comme au nom de tous ceux que la question si discutée de l'Au-delà passionne, M. Mignon-Falize, propriétaire à Paris, qui a bien voulu, avec une rare bienveillance, nous autoriser à étudier son médium et qui, de ce fait, rend un grand service à la cause spirite.

L'esprit communiquant nous a fait convoquer pour tel jour à telle heure, dans le but bien défini de nous démontrer les phénomènes d'insensibilité et de contracture, qui se manifestent chez le vrai médium dans l'écriture purement mécanique.

Le médium est M. Albert Joumier, employé chez M. Mignon-Falize depuis nombre d'années ; il a 23 ans, est déjà père de famille et jouit d'une santé et d'un caractère parfaitement équilibrés ; il se prête à ces études avec la meilleure grâce depuis quatre années sans rétribution aucune, et son patron nous déclare que jamais il n'a montré la moindre défaillance dans la régularité de son travail. Nous tenons à appuyer sur ce fait, car il nous semble que les spirites sont trop enclins à croire que les médiums ne peuvent et ne doivent pas travailler ; il y a très certainement des exceptions pour de grands médiums, mais j'estime qu'en général cette manière de voir est néfaste au développement du spiritisme en poussant inconsciemment à la fraude.

Convoqués pour 4 heures, M. Sage, M. Bourck, pharmacien de 1^{re} classe et nous, sommes exacts au rendez-vous qui nous avait été si obligeamment assigné de l'Au-delà et nous attendons avec une patience méritoire les membres de l'Institut.

A 4 h. 1/2 nous croyons devoir commencer et vérifions avec précaution la sensibilité cutanée du médium, nous prenons sa température 36,7, son pouls marque 78 pulsations.

Il s'installe alors à un guéridon avec du papier grand format et un crayon ; après une minute un tremblement à peine perceptible s'empare de la main du médium, puis du poignet ; ce tremblement s'accroît et, petit à petit, tous les muscles du bras et de l'avant-bras tressaillent violemment jusqu'à contracture complète ; sa figure se congestionne légèrement, son cœur bat plus dur ; il nous indique qu'il sent la prise de possession de la force que nous cherchons à définir et, nous constatons depuis les phalanges par de légères piqûres d'aiguilles, la progression de l'anesthésie, qui ne tarde pas à atteindre l'épaule. — A ce moment le pouls indique 120 pulsations. — La première communication écrite nous prie d'introduire dans les chairs du médium une aiguille entre le pouce et l'index, ce qu'exécute M. Mignon-Falize, puis sur une seconde invitation de la force communicante M. Bourck

en plante une seconde entre l'index et le médius à 19 mm. de profondeur. — Nous constatons alors au centre moteur (Durville) du cerveau correspondant au bras droit des effluves froides, que tous les assistants vérifient ainsi que M. Courtier qui vient d'arriver. — La troisième communication, d'une écriture moins saccadée et plus lisible, quoique le médium lise un article financier d'un livre qu'il tient de la main gauche, nous invite à fixer une aiguille dans le bras vers le triceps ; M. Sage et nous, estimons que l'insensibilité est suffisamment démontrée, mais M. Mignon-Falize tient à obéir rigoureusement à la force intelligente, qui nous a conviés — et il introduit une aiguille antiseptisée à 22 mm. de profondeur ; à notre tour nous épilons sur la main et sur le bras « d'une façon continue et sans secousse » comme l'a précisé le communiquant, ce qui est très douloureux ; aucune sensation n'est témoignée par le médium qui déclare être parfaitement à son aise.

M. le Dr Branly arrive à ce moment et examine avec soin le degré de contracture qui est considérable ainsi que l'anesthésie du membre supérieur tout entier, des phalanges à l'épaule ; il s'informe si nous nous sommes assurés de la sensibilité du sujet avant la séance et à notre déclaration affirmative, conclut à un phénomène d'auto-suggestion.

Suivant de point en point les instructions données par la force communicante, nous retirons les aiguilles et constatons qu'elles ne sont pas teintées de sang ; un léger épanchement sanguin s'est seul manifesté au bras ; l'aiguille fixée entre le pouce et l'index a été retirée par l'autre extrémité traversant ainsi les chairs de part en part. A ce moment la main lâche le crayon et petit à petit avec de violentes contractures du bras la sensibilité revient complètement. Ces messieurs de l'Institut peuvent alors examiner à leur aise le médium — pardon le sujet — le questionner sur ses antécédents, sur ses facultés et aptitudes, mais le scepticisme régnant en maître, nous demandons à la force communicante de reprendre le bras du médium, afin que le Dr Branly se rende exactement compte des débuts du phénomène. M. Joumier veut bien se prêter une seconde fois à cette expérimentation.

Après cinq minutes d'attente le médium passe par les mêmes phases de contracture et d'insensibilité et M. le Dr Branly enfonce une aiguille à 3 centimètres de profondeur dans le bras. Pendant ce temps le médium lit dans un journal sans manifester aucune sensation ; il lui comprime ensuite les chairs du bras et de l'avant-bras avec une pince plate métallique, mais n'exécute pas plus loin l'ordre donné par la force communicante, qui désirait qu'une incision au bistouri fût faite.

Ces différentes communications ont été signées du nom du père de M. Falize, signature qu'il nous a été donné de vérifier par d'anciennes cor-

respondances et que nous avons reconnue exacte. Nous devons à la vérité de dire que le médium avait connaissance de la dite signature, puisque depuis plusieurs années il sert d'intermédiaire aux correspondances médianimiques de M. Falize avec son père; cette signature a, du reste, été écrite sans aucune hésitation et très rapidement.

Nous constatons qu'au départ de la force communicante le médium est un peu congestionné, que son cœur bat irrégulièrement et fort; son pouls marque 130 pulsations.

Il a été fait de cette très importante séance un procès-verbal détaillé et signé des personnes présentes, les membres de l'Institut faisant précéder leurs signatures des mots « constaté l'insensibilité et la contracture ».

Voici incontestablement d'excellents débuts qui permettent de beaucoup espérer de ce jeune et complaisant médium, et comme l'Esprit communiquant a bien voulu nous promettre d'autres expériences, moins cruelles, espérons-le, nous ne manquerons pas d'en tenir au courant les lecteurs de la *Revue*.

Nous nous attendons à ce que bien des spirites trouvent à redire à des expériences aussi dures, mais, psychistes, nous leur répondrons que dans cette séance nous avons en tout point suivi leur enseignement, qui est de toujours et de toutes façons se conformer aux indications formulées par l'Esprit. Nous ajouterons du reste que le bras revenu à son état normal, le médium ne se ressent en aucune façon des suites de l'expérimentation et qu'on ne peut pas y constater la moindre élévation de température locale.

En terminant qu'il nous soit permis de mettre en garde M. Courtier contre sa crainte excessive des fumistes, pour tout ce qui touche aux phénomènes médianimiques; il serait bon qu'il laissât cette terreur à l'Institut; il connaît trop les effets de la suggestion sur les sensitifs pour ignorer combien la méfiance injustifiée peut inciter — *automatiquement* — le médium à la fraude.

Dès que la bonne foi du médium est constatée et que les plus sévères conditions de contrôle sont instituées, c'est mettre obstacle à la production de phénomènes sérieux que de montrer un parti pris excessif et parfois blessant contre la sincérité du sujet.

Une bonne foi absolue est exigible du côté du médium, mais par contre les expérimentateurs sérieux doivent faire preuve d'une absence de parti pris tout aussi absolue.

C'est là une vérité que les hommes de science peuvent ignorer, mais que les spirites et psychistes reconnaissent comme de première nécessité.

EM. MAGNIN.

ex-pharmacien de 1^{re} classe.

UN CAS REMARQUABLE DE TÉLÉPATHIE

Je faisais partie, comme caporal, d'une compagnie de tirailleurs malgaches, dont le dépôt central se trouvait à Bédara, petit village situé sur la route d'Andévorante à Tananarive.

Vers le milieu de septembre 1896, je reçus l'ordre de partir avec 14 tirailleurs et quelques soldats européens (infanterie de marine) pour accompagner un convoi de vivres et munitions qui se dirigeait sur Tananarive.

Le voyage, jusqu'à Béforona ne fut marqué d'aucun incident digne d'intérêt. La route, encore impraticable aux voitures, était extrêmement fatigante pour le piéton. Des ornières profondes, où l'eau coulait encore, faisaient deviner qu'un ouragan ou une pluie diluvienne avait passé récemment; des branches d'arbres, des troncs, augmentaient, en la retardant, la difficulté de la marche. Ce n'était qu'une succession de montées raides et de descentes rapides à travers un terrain argileux presque toujours détrempé par la pluie.

Nous décidâmes, pourtant, de pousser plus avant afin de n'être pas obligés de camper en pleine forêt de Béforona, lieu, à l'époque, dangereux, repaire d'insurgés, où nombre d'attaques et d'assassinats d'excursionnistes imprudents avaient été signalés.

Au centre du convoi, je donnais des ordres pour la marche et veillais à ce qu'aucun traînard ne restât en arrière.

Nous franchîmes ainsi, sans incident marquant, 150 kilomètres environ et nous arrivions, le sixième jour, à Moramanga, où nous comptions faire une journée de repos.

C'est peu après avoir quitté ce village que je fus frappé par l'existence d'un cas télépathique qui se manifesta chez un soldat d'infanterie de marine du convoi dont j'avais la garde, cas que j'attribuais, sur le fait, à un délire provoqué par un accès de fièvre violent.

Nous déjeunions dans une case d'un petit village, à quelques kilomètres de Moramanga, quand un de mes hommes s'excusa de nous quitter et, se plaçant dans un coin de la case, se couvrit le corps de couvertures; il prenait les dispositions nécessaires pour prévenir un accès de fièvre.

Pendant quelques instants rien d'anormal à cet état ne se produisit, mais, tout à coup des plaintes se firent entendre et le pauvre garçon délira.

Près de lui, deux européens et moi, nous nous empressâmes de lui prodiguer des soins.

Les yeux hagards, les poings crispés, le torse en cercle, il faisait des efforts surhumains sans prononcer un mot, se débattant, gesticulant, comme un

être qui lutte avec un inconnu. Ses efforts étaient tels qu'à trois nous avions beaucoup de peine à le maintenir. Puis, après avoir essayé de prononcer quelques paroles, il se recueillit et appela au secours. La crise passait et le malade délirait : A moi ! criait-il, à moi ! A la garde ! A l'aide ! Vois ! Vois ! Par ici ! En avant !

Après ces successions d'appels, nous comprîmes qu'il devait revoir une scène à laquelle il avait dû déjà assister. Tous les détails d'un corps à corps, tous les appels à des amis pour un prompt secours, tous les gestes d'un soldat qui attaque ou se défend, étaient expliqués par le geste ou la parole.

Tout en le veillant de près, je résolus d'entrer dans sa conversation et de tenter d'obtenir quelques éclaircissements. Je débutai ainsi :

« Je crois, maintenant, qu'ils ne tiendront plus longtemps ? »

« Si, oh si ! ils viennent, ils s'approchent ; tiens... Charles, attention, par ici, viens, cache-toi,... ils cherchent,... tire, frappe, oh ! les lâches. A moi !... à moi... »

Ces cris poussés, qui avaient quelque chose de rauque, de bestial, montraient suffisamment que le malade repassait par une scène terrible et souffrait du même mal dont il avait dû souffrir précédemment et réellement.

Il reprit ses phrases, entrecoupées de cris déchirants, d'appels, de recommandations, de crises de larmes, et continua à nous retracer cette terrible scène.

Mais, le point le plus intéressant se trouve dans cette deuxième partie, qui devait, malheureusement, nous convaincre d'un fait relaté deux jours avant, dans tous ses détails et auquel nous n'avions porté qu'un médiocre intérêt, vu l'état de celui qui nous en avait décrit toutes les phases.

Après nous avoir donné ainsi un aperçu du théâtre de cette lutte, il fit un effort suprême pour se lever ; assis sur son séant, le cou tendu, les yeux sortant de l'orbite, les poings en arrière, la bouche écumante, il se livra à une attaque soudaine que nous eûmes beaucoup de peine à maîtriser et, se voyant impuissant, il fondit en larmes et nous dit à peu près ce qui suit :

« Vous m'arrêtez, lâches, vous le voyez égorger, troué de coups de zagaies et de couteaux ; vous les voyez mettre le feu, je vous appelle à mon aide et vous reculez (puis de nouveaux pleurs)... regardez, ils l'emportent, ils le traînent.... Charles ! Charles ! je viens !... Ah ! ils l'ont tué ! »

Après un dernier effort il tenta de se lever, exténué par la fatigue, il tomba lourdement, balbutia quelques mots incohérents, les yeux voilés, en proie, par instants à de violentes secousses nerveuses, il s'abandonna complètement et s'endormit du plus profond sommeil.

La crise n'avait pas duré moins de deux heures. La fraîcheur du soir lui fut bienfaisante et après l'absorption de tisanes rafraîchissantes, et un sommeil réparateur, la nuit se passa sans aucun autre incident.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en marche veillant notre malade qui se plaignait de douleurs à la tête.

Deux jours se passèrent à travers bois et montagnes sans qu'aucun fait attirât notre attention.

Le deuxième jour au soir nous arrivions à Mahazina, petit village qui avait été détruit en partie par une attaque récente...

Quelle ne fut pas ma stupéfaction, lorsqu'un caporal, venant à ma rencontre, me relata l'attaque dont il avait été l'objet de la part d'insurgés, et dont tous les points et détails confirmaient de la façon la plus étonnante la scène décrite par ce malade dans un accès que j'avais tout d'abord pris pour une crise d'épilepsie.

La date et l'heure de l'attaque coïncidaient exactement avec le jour et la date de la scène à laquelle j'avais assisté dans la case.

Un européen, du nom de Charles X..., avait été tué, deux malgaches grièvement blessés et plusieurs autres légèrement.

Les insurgés (fahavalos) avaient tenté d'incendier le village, mais n'avaient que partiellement réussi, le vent chassant les flammes du côté d'un espace vide.

Lorsque j'expliquai à mon collègue de quelle manière j'avais appris le fait le jour même où il avait eu lieu, il n'y prêta qu'une attention relative malgré mon insistance et mes témoignages, et nous nous séparâmes, lui vaquant aux nombreuses occupations que lui avaient créées cette attaque, et moi continuant ma route sur Tananarive où expirait ma mission.

(*Revue Spirite Croate.*)

L. KAUFFMANN.

L'INSPIRATION

Toutes les grandes vérités, qu'elles soient contenues dans les livres sacrés de l'Inde et de la Chine, ou trouvées dans les bibles des juifs et des chrétiens, ont été inspirées. Les médiums de nos jours, les visionnaires de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, les prophètes connus de l'histoire juïque, les apôtres, les évangélistes, et enfin les martyrs chrétiens, tous ont été inspirés. Platon reçut sa première inspiration sur le sommet du mont Hymette; Moïse sur le mont Sinai; Mahomet, sur les montagnes de l'Arabie; Kon-pu-tse, sur les hauteurs asiatiques, et Jésus-Christ dans les larmes et les prières sur la montagne des Oliviers. Selon Pythagore, l'inspiration est une suggestion qui vient des Esprits, qui nous révèlent l'avenir et les choses cachées (Diog. Laërte, VIII, 32). Suivant aussi le même philosophe, le langage lui-même est une inspiration. Platon dit (Phédon, 244-264) : « L'inspi-

ration est l'œuvre et la source de tout ce qui est sublime et beau dans l'homme. Le poète ne pourrait créer ses vers, ni le prophète prédire les événements, s'ils n'étaient pas inspirés ; ils doivent entrer dans une condition ou un état supérieur, où leur horizon intellectuel est élargi et illuminé par une lumière plus haute (Platon, Dialogues *Io* et *Meno*). Anaxagore (500-428 av. J.-C.), soutient que l'inspiration est l'œuvre des Esprits. Suivant Homère, l'inspiration vient du ciel. Cicéron l'appelle le souffle divin, qui pénètre toute vie spirituelle. Nous voyons saint Mathieu (X, 20) citer Jésus, qui disait à ses apôtres : « Car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre Père qui parle en vous. » Dans saint Marc, Jésus dit aux apôtres (XIII, 15) : « Quand ils vous mèneront pour vous livrer, ne soyez point auparavant en peine de ce que vous aurez à dire, et n'y méditez point mais tout ce qui vous sera donné à dire en ce moment-là, dites-le ; car ce n'est pas vous qui parlez mais le Saint-Esprit. » La deuxième épître de saint Pierre (I, 21) déclare nettement que « la prophétie n'a point été autre fois apportée par la volonté humaine ; mais les saints hommes de Dieu étant poussés par le Saint-Esprit ont parlé. » Homère dit (*Iliade*, XII, 228) : « Les prophètes et les voyants sont des représentants de Dieu ; ils sont les instruments passifs de la volonté divine ». Dans le dialogue de *Io* et *Meno*, de Platon, nous lisons : « Ce ne sont pas les voyants, les prophètes ou les poètes qui parlent, mais c'est Dieu qui parle par eux. » Ceci est la raison pour laquelle ils sont considérés comme des saints ou comme les instruments d'un pouvoir plus élevé, parce qu'ils ne savent pas ou ne réalisent pas ce qu'ils disent ; en d'autres termes, toute noble inspiration, toute pensée exaltée et originale émanent évidemment d'un monde supérieur composé d'intelligences invisibles, c'est-à-dire du monde des Esprits. Les cieux vivifient la terre, et nous trouvons l'exemple de ce fait dans la vie de tous les grands écrivains, poètes, musiciens, peintres et sculpteurs, dont les plus nobles et les plus grandes productions artistiques, les idées ou les plus merveilleuses découvertes naquirent toutes dans des moments d'inspiration. Shakespeare, Milton, William Blake, Schiller, Herder, Dante Alighieri, Tasse, Mickiewicz, Pouchkine, Lermontoff, Lamartine, Heine et beaucoup d'autres écrivirent sous l'inspiration. *Torquato Tasso* dit le Tasse (1544-1595), célèbre poète italien, composa dès l'âge de 18 ans un poème chevaleresque « Renaud », inspiré par Arioste, et qui, dès lors, appela sur lui l'attention. Il publia en 1575 sa *Jérusalem délivrée*, vaste épopée tirée de l'histoire des croisades et qui est son œuvre capitale. Ce poème fut écrit sous l'inspiration. William Blake affirmait même qu'il avait écrit des poésies par l'intermédiaire de l'esprit de John Milton et avouait franchement que tout ce qu'il obtint avait été inspiré. *Mme Juliette Adam*, que l'on a dit justement la femme la plus célèbre de Paris par son caractère et son esprit, bien

connue dans le monde entier pour ses ouvrages remarquables, écrit souvent sous l'inspiration. Dans son œuvre : *Mémoires de mon enfance et de ma jeunesse*, qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, elle a dit à propos de son chef-d'œuvre : *Un rêve sur le divin*, qu'il a été écrit sous l'inspiration de sa défunte grand'mère. Haydn, Mozart, Rossini, Beethoven, Bach, Moniuszko, Chopin et Richard Wagner composèrent sous l'influence des Esprits. Moniuszko avouait que son opéra *Straszny Dwor* avait été composé dans un moment d'inspiration. Frédéric Chopin avait de saisissantes visions, et écrivit ses plus belles œuvres, telles que ses « Nocturnes » et sa « Marche funèbre » dans une obscurité complète. Dans sa biographie écrite en polonais, se trouve la description de la manière dont il composait dans cette obscurité. Les visions qu'il avait fréquemment le terrifiaient parfois à un tel point qu'il voulait s'enfuir au loin. Avec le compositeur allemand Richard Wagner, le principal élément qu'on trouve est le mysticisme, la spiritualité. Cela n'est pas seulement exprimé dans les paroles du « Lohengrin » du « Tannhæuser », du « Vaisseau fantôme » et de « Parsifal », mais on le sent fortement aussi dans la musique.

Dans le XII^e siècle vivait le célèbre moine Roger Bacon, autrement appelé le « Docteur admirable » à causes de ses connaissances scientifiques prodigieuses ; nous lui devons d'ingénieuses observations sur l'optique et la réfraction de la lumière. La découverte du télescope et de la machine pneumatique lui est aussi attribuée. Sous l'inspiration spirituelle, il lui fut révélé beaucoup de grands mystères de la vie qui, jusqu'alors, étaient demeurés cachés. Dans son ouvrage « *Opus Majus* », on trouve beaucoup de prophéties. Parmi ces prédictions, faites il y a 600 ans, il y en a de très remarquables, qui ont été prouvées véritables par la science et l'invention modernes. Voici ses propres paroles : « Des ponts sans arches seront jetés au-dessus des torrents impétueux ; l'homme descendra dans les profondeurs de l'océan et pourra y aspirer l'air nécessaire ; ses pieds toucheront des sables d'or, que la lumière du jour n'a jamais pénétré ; il mettra en action les forces secrètes du soleil et de la lune, et l'on verra un homme assis au gouvernail, guidant la barque qui fend les vagues avec une rapidité plus grande que si elle était conduite par une multitude de marins ramant avec les bras. Le véhicule lourdement chargé ne sera pas plus longtemps traîné par des animaux haletants ; il s'élancera en avant sur la route avec une force irrésistible et une grande rapidité. » Ces choses, prédites il y a si longtemps, annonçaient clairement les grandes inventions de notre temps, telles que les ponts suspendus, la cloche du plongeur, les bateaux à vapeur et les chemins de fer.

Christophe Colomb attendit dix-sept ans le moment où il pourrait s'embarquer pour découvrir le Nouveau Monde. Durant tout ce temps, il conserva

un enthousiasme inébranlable et de la confiance en ce qui était pour lui une inspiration d'un Esprit divin qui le guiderait dans sa mission et dans son entreprise hasardeuse. Il fut traité de visionnaire, et au milieu, de difficultés presque insurmontables, il entendait toujours une voix inconnue murmurer à son oreille : « Dieu désire que votre nom résonne glorieusement à travers le monde ; on vous donnera les clefs de tous ces ports inconnus de l'Océan qui sont à présent fermés par de puissantes chaînes ». La découverte de l'Amérique fut aussi prédite par Cicéron dans les termes suivants : « De l'autre côté de l'Océan, après beaucoup de siècles, un pays vaste et riche sera découvert. Il se trouvera un héros qui, par la raison et le pouvoir des armes, délivrera son pays du joug de l'oppresseur ». (Washington.)

Treithem (1462-1516), chroniqueur et théologien, était un homme extrêmement instruit, qui laissa plusieurs œuvres de valeur, telles que : *Polygraphia cabbalistica*, *Steganographia*, ouvrages mis à l'index. Il avait le don de seconde vue ; il vit un jour l'Esprit de sa femme, qui était morte et qu'il reconnut immédiatement. Son biographe déclare qu'ayant médité longtemps sur les mystères cachés de la nature, il en vint à la désespérante conclusion que c'était folie de sa part d'essayer de pénétrer de telles apparentes impossibilités, mais un soir il vit un fantôme qui lui assura que toutes ses plus profondes pensées lui avaient été spécialement inspirées. Le résultat fut qu'il arriva à une complète compréhension de beaucoup de problèmes et de mystères et, par l'inspiration, il réussit à fabriquer un instrument par lequel il devint capable de faciliter énormément les communications avec le monde spirituel au moyen d'une espèce de télégraphie mentale. *Raphaël Sanzio* (1483-1520) le plus grand des peintres modernes, qui réunissait tous les genres de perfection : composition, dessin, couleur, grâce et élégance, vigueur, naturel, idéal, et qu'on a justement surnommé *l'Homère de la peinture*, parlant de ses œuvres, qu'il attribuait à l'inspiration, disait que toutes lui furent montrées dans une sorte de rêve. *Dannecker* (1759-1841), sculpteur allemand, composa un grand nombre de morceaux qui se distinguent par une composition simple, par le naturel, la vérité et le sentiment, notamment : « Monument de Schiller », « Sapho », « Ariane », « Jésus-Christ », « le roi Frédéric de Wurtemberg », etc. Il disait qu'il avait eu son idée du Christ, un chef-d'œuvre d'art, par inspiration, dans un rêve, après l'avoir vainement cherché durant ses heures d'études. *Fredéric Schiller* (1759-1805), le grand écrivain et poète allemand, déclarait que ses meilleures pensées n'étaient pas de sa propre création ; elles venaient si rapidement et avec une telle force qu'il avait de la difficulté à les saisir assez vite pour les transcrire.

JOSEPH DE KRONHELM.

(A suivre.)

LE MEDIUM-MISSIONNAIRE

Le Médium-Missionnaire n'est pas un *médium ordinaire*. A le voir, à l'entendre, vous le devinez. Il ne s'exalte que pour la bonne cause, que parce que vous ne le comprenez pas quand il vous explique ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu par le concours de l'invisible.

Vous direz alors que cet Être est un *halluciné*, et cela parce qu'il éprouve des sensations que vous ne partagez pas. Mais vous ne pouvez les partager, *vous* qui ne possédez pas, comme lui, le développement de vos sens internes. Attendez pour prononcer votre jugement contre ces Êtres extralucides, que votre intellect se soit plus ouvert aux choses de l'au-delà ; que vous soyez convaincus de l'existence du monde invisible et de l'action qu'il exerce sur les médiums.

Si vous ne voulez pas étudier les sciences occultes, restez indifférents au *spiritisme*, mais non négateurs des faits qui s'opèrent au vu et au su des bons médiums, et grâce à eux.

Il est, parmi ces derniers, de bons médiums, choisis par la Sagesse Eternelle pour être les interprètes de la Vérité, et qui sont assistés par des *guides* ayant la mission de les conduire, de les diriger dans l'obtention des phénomènes qu'ils doivent produire.

Ils ont, ces médiums, une mission à remplir pour instruire les frères en croyance et ils doivent aider à la diffusion de la Vérité sans avoir crainte de devenir le jouet des mauvais Esprits, attendu qu'ils sont protégés en conséquence. La seule chose qu'ils doivent éviter, c'est le contact pernicieux de certains groupes et de toute assemblée profane, afin de ne point s'exposer à l'enveloppement de fluides néfastes.

Les médiums écrivains semi-mécaniques pourront aisément se prémunir contre l'envahissement des mauvais fluides en opérant chez eux. Quant à ceux dont la médiumnité réclame le contact du public, qui a besoin lui de s'instruire en constatant les faits émanant d'eux, ils doivent choisir les sociétés qu'ils fréquentent et ne se produire, en tant que médiums, que lorsqu'ils se sentent protégés par un guide sérieux qui leur donnera tous les conseils nécessaires à cet effet. Ils doivent aussi, pour se conserver ce guide, suivre une hygiène morale toute particulière qui leur permettra de bien exercer leur médiumnité.

Il est dit que le *médium* est appelé à conquérir des grâces réelles, après sa *désincarnation*, s'il a bien exercé le précieux don de sa médiumnité ; grâces qui lui feront racheter bien des fautes et lui éviteront des *réincarnations* douloureuses, tout en en diminuant sensiblement le nombre.

Ce sont là des promesses bien consolantes pour les médiums-missionnaires. De plus, ils seront aidés par les bons Esprits à leur *désincarnation*,

(presque toujours si pénible pour les mortels), en reconnaissance de leurs bons offices à l'égard de tel ou tel Esprit duquel ils auront répondu ou qu'ils auront écouté, selon le cas.

Il faut donc que les *médiums*, qui connaissent tous les avantages que peut leur faire récolter l'exercice d'une bonne médiumnité, s'empressent et s'efforcent d'être de bons serviteurs. Combien certains de leurs frères malheureux voudraient jouir de leurs privilèges?

« Il sera beaucoup plus demandé à celui qui aura beaucoup reçu, a dit Jésus. » C'est un fait établi. Et les médiums sont de ceux à qui il a été beaucoup donné!...

Ne sont-ils pas les premiers éclairés par eux-mêmes sur toutes les vérités du *spiritisme*. Ils ne peuvent être blessés par le doute, eux qui entendent, qui voient, qui touchent, qui vivent continuellement dans la vie fluidique.

Lorsqu'un *Esprit* Médium-Missionnaire s'incarne, il se considère comme un élu et n'appréhende point la vie de la matière, parce qu'il sait qu'il conserve dans ses sens fluidiques la vision des choses de l'Au-delà ; il ne se désespère point, en quittant la vie spirituelle, car il sent qu'un réseau fluidique l'y rattache fortement.

Donc, que l'Etre Médium jouisse en toute assurance de sa Médiumnité dont l'exercice fécond et salutaire le relie sans cesse dans un plan lumineux d'où émerge son âme.

L'exercice d'une bonne médiumnité est, en effet, salutaire et non fatigant comme on pourrait le croire. Se retremper sans cesse au sein du foyer solaire par les jets continus d'un fluide vital toujours renouvelé, c'est amasser en soi des forces magnétiques qui nous donnent vie et puissance.

Comprenons bien cela, mes amis, et ne disons pas que la médiumnité épuise, quand surtout elle est tempérée par un Guide qui ne laisse jamais approcher de son médium, aucun Esprit inférieur.

Restez, médiums, bien liés, bien soudés à votre Esprit protecteur ou Guide en ne mettant pas, entre vous et lui, des fluides obstrueurs, et l'exercice de votre médiumnité vous sera plus que salutaire.

N'oublions pas que la *Médiumnité* est chose sainte, que les Anciens la respectaient et élevaient des Autels consacrés au Culte de *Vesta*.

Les Vestales, êtres purs, étaient honorées de tous et étaient investies du titre de prophétesses, car il était reconnu qu'elles seules avaient la science de l'avenir et possédaient, à l'état latent, les médiumnités qui ne demandaient que la paix des temples pour se développer dans tout leur épanouissement.

Ceci explique la nécessité dans laquelle sont les *médiums* de rester purs et solitaires, autant que possible, afin de jouir de leurs facultés spéciales.

La grande erreur aujourd'hui, chez certains médiums qui ne sont plus dirigés ni soutenus par l'idée religieuse de nos pères, c'est de croire qu'ils peuvent impunément exercer leur médiumnité, sans être tenus à ce rigorisme des temps antiques. Qu'au moins si ces médiums ignorants ne veulent

pas s'astreindre à un règlement méthodique qui aiderait au développement de leurs facultés, ils se respectent assez pour ne les exercer qu'en parfait état de conscience afin de ne pas devenir le jouet de malins Esprits qui s'en emparent d'autant mieux que les bons Esprits ne peuvent plus travailler leurs fluides.

Et alors, qu'arrive-t-il à ces médiums ainsi pervertis ? c'est qu'au lieu d'être les *reporters* de la *Vérité* ils sont les *reporters* du *Mensonge*. — Et, en cette occurrence, ils font un grand mal à la cause en introduisant dans les archives spirites des communications cousues d'erreurs qui servent aux ennemis du *Spiritisme* pour le condamner même dans ses pratiques bien-faisantes.

Il est bien regrettable qu'un *Institut* psychique ne soit pas officiellement établi pour empêcher les abus des mauvais médiums. Oui, le *Spiritisme* est dangereux pour les néophytes car souvent il ne s'élève pas assez contre les médiums lorsque ceux-ci pratiquent leur *Médiumnité* en dehors des conditions exigibles, et il est fâcheux qu'il ne puisse rayer de ses cadres tous ces Esprits exaltés, hallucinés ou immoraux qui se disent, audacieusement, seuls *reporters* de la *Vérité*.

Nous sommes obligés, nous, Esprits modérés, et de bonne foi, de convenir que la *Théosophie* a cent fois raison de dire à ses adeptes : *Ne faites pas d'évocation !* Il est, en effet, préférable de renoncer aux évocations que de ne point les faire avec tout le recueillement qu'elles comportent. Quant à l'exercice de la *Médiumnité*, la *Théosophie* le condamne aussi pour le même motif car elle sait que, pour qu'un médium jouisse du concours des bons Esprits, il faut qu'il se trouve dans des conditions de moralité tout-à-fait exceptionnelles, s'il ne veut pas devenir le jouet d'individualités perverses. Et que de dangers alors pour ces médiums !...

Mes amis, observez bien tout ce que je vous dis, quant aux médiums, et vous verrez combien vous serez satisfaits. Si le *Spiritisme* n'est pas encore placé sur le piédestal qui lui convient, c'est, en grande partie, parce que la médiumnité n'est pas exercée avec toutes les précautions nécessaires à la bonne et durable expansion.

Faites de bons médiums ainsi que nos pères les comprenaient, et vous entrerez dans le véritable domaine des sciences occultes avec la pénétration nécessaire à une bonne médiumnité. Vous aurez, alors, sur toutes choses des solutions à la fois sûres et satisfaisantes.

C'est la grâce que je vous souhaite.

Mme Potier, *Médium*.



Idolâtrie ou Rédemption. ⁽¹⁾

La substance une et universelle est imparfaite, puisque les attributs qui constituent la perfection se contredisent.

— L'imperfection de l'univers est donc nécessaire.

— Le mal et le malheur existent nécessairement.

— Mais, par suite de notre aspiration invincible vers le bonheur, le rachat, la rédemption de l'univers maudit est nécessaire.

— Or, l'expérience des siècles nous montre que tous les rachats, tous les progrès n'ont pu se réaliser que par les sueurs, les larmes et le sang.

— Les labeurs des esclaves mangeant leur pain mouillé par les sueurs qui ruissellent de leur visage,

— Les larmes des proscrits, des émigrés, des exilés qui pleurent la patrie perdue,

— Le sang des suppliciés depuis Prométhée rongée par le vautour, Socrate buvant la ciguë, Jésus cloué sur la croix, les martyrs de Néron et de l'Inquisition jusqu'aux rédempteurs de la Révolution française qui ont versé, sous le couperet de la guillotine, leur sang pour le rachat de la race humaine.

— Les Rédempteurs de la Révolution française !...

— Par rédempteurs, je n'entends pas seulement les bourreaux ! bourreaux sacrés, pontifes ordonnateurs de sacrifices humains nécessaires. J'entends non seulement les guillotineurs mais les guillotins.

— J'entends aussi les victimes, pures ou impures, nobles ou roturières, amis et ennemis de la Révolution, patriotes et traîtres. Tous ceux qui ont été saignés sur l'échafaud ou fusillés sur le champ de bataille pour la plus grande gloire du Peuple souverain.

— Conscients ou inconscients, bons ou mauvais, leur sang a la même couleur, la même vertu expiatoire.

La vieille malédiction aveugle demande du sang quel qu'il soit.

— Elle demande du sang aux deux camps opposés qui luttent l'un pour le mal, l'autre pour le bien.

— Elle attache le même prix à celui de l'une et l'autre armée.

— A condition qu'on lui donne du sang, elle allège le joug et diminue les peines de ceux qui souffrent.

— C'est par le sang que toutes les libertés, tous les progrès ont été achetés.

— Nos libertés modernes l'ont été dans ces grandes luttes qui ont prolongé jusqu'à nos jours la Révolution française :

(Journées glorieuses de 1830, journées de février et de juin 1848.)

— Elles ont été sauvées dans la semaine sanglante de 1871 autant par le sang des Versaillais que par celui des communards. La preuve c'est que les premiers victorieux, ont accordé, après cinq ans, une généreuse amnistie aux seconds.

Un politicien célèbre a dit « La Révolution est un bloc ».

(1) M. P. Gayvallet reste seul responsable des idées contenues dans cet article, idées qu'il tient à faire connaître aux lecteurs de la revue.

C'est incomplet : La Vérité est que la Contre-Révolution forme avec la Révolution un bloc.

— La Révolution n'est qu'une partie de ce bloc que j'appellerai la *Rédemption française*.

— Sans la Contre-révolution, la Révolution n'a pas de sens.

— La Révolution se dresse contre quelque chose : ce quelque chose c'est la Contre-révolution.

— La *Contre-révolution est la thèse, la Révolution l'antithèse*.

— Les deux s'unissent comme en un combat corps à corps formant une *synthèse* : la *Rédemption française* qui rachètera tous les peuples de l'oppression des tyrans.

Remontons à 19 siècles : Les bourreaux du Christ ont été les agents de la Rédemption chrétienne comme le Christ lui-même.

— Il fallait une victime, il fallait des bourreaux.

— Pas de victime sans bourreaux.

— Le Christ est la thèse, ses bourreaux l'antithèse.

— La Rédemption chrétienne est la synthèse.

J'insiste sur ce fait que dans les *luttres sociales nécessaires pendant cette grande période cosmogonique d'INVOLUTION* qu'enfin nous avons close, luttres par lesquelles l'humanité a progressé, il ne faut pas considérer comme sauveurs les bourreaux seuls, ni les victimes seules, mais les uns et les autres réunis.

— Et pourquoi les bourreaux d'une époque ne se réincarneraient-ils pas dans les victimes d'une époque ultérieure se rachetant ainsi dans une vaste et fatale Rédemption où les noms odieux de victimes et de bourreaux tendraient à s'effacer pour (perdant leurs hostiles personnalités) s'abîmer finalement dans le souverain Bien, dans le souverain bonheur?

— Voilà à quelle doctrine on arrive en examinant l'histoire, non au point de vue matérialiste et terre à terre, mais à la lumière de l'IDÉALISME.

D'après le premier, les transformations sociales qui pourtant suivent une loi si providentielle, seraient le fait du hasard.

— A la lueur du second, on aperçoit une immense Rédemption progressive et consolante dans laquelle il n'y a pas d'excommuniés.

J'ai dit que des cataclysmes sanglants ont été nécessaires pendant cette *grande période cosmogonique d'INVOLUTION* qu'à peine nous venons de clore.

— Ajoutons que si l'INVOLUTION, 2^e moment du Principe de Progrès, a succédé à la DISSOLUTION, c'est-à-dire au chaos, 1^{er} moment du développement du Principe de Progrès, elle a enfin donné naissance à l'*Evolution 3^e et dernier moment* que nous inaugurons et pendant lequel les luttres sanglantes seront abolies.

On ne verra que des combats pacifiques.

Les armes seront les idées. Les résultats : la persuasion, l'extinction progressive de la haine, de l'inavouable jalousie et l'acheminement vers la Paix et le bonheur universels.

PROSPER GAYVALLET.

Mme COLLIGNON, le remarquable médium de J.-B. Roustaing qui a publié « Les quatre Evangiles » dictés par ce médium, est décédée à Quimper le 25 décembre dernier.

APPEL

Les possesseurs de photographies et de gravures représentant *des manifestations occultes, des lieux hantés, des apparitions de fantômes, des états somnambules, hypnotiques et magnétiques, des moments intéressants de séances, des matérialisations, des effluves magnétiques des appareils de recherche ou de contrôle, ainsi que des médiums et des personnages connus dans le mouvement occulte*, sont priés de bien vouloir nous les envoyer, avec une collection des gravures occultes.

Nous avons l'intention de rendre ces matériaux plus tard accessibles au public, au moyen de vues cinématographiques et de conférences explicatives, et d'exciter ainsi l'intérêt pour l'occultisme.

Les photographies seront imprimées par nous-mêmes, pour offrir toutes les garanties pour être retournées à l'expéditeur.

Il est inutile de faire ressortir la valeur d'une telle collection, à part l'usage de propagande qu'on lui destine, pour l'histoire du développement de la médianité, du spiritisme et de l'occultisme, et c'est pour cela que le soussigné espère qu'on mettra un grand nombre de gravures à sa disposition.

MAX RAHN,

Directeur du Journal spiritualiste *Die Uebersinnliche Welt*
Schönhauser Allee, 42, Berlin N.

Enquête scientifique sur les stigmates

Il est ouvert, par les soins de la *Société d'Etudes psychiques* de Marseille (41, rue de Rome), une enquête scientifique sur les *stigmates* et généralement toutes marques ou particularités corporelles, attribuées, dans l'opinion populaire, à une influence de la pensée sur le corps.

Pour l'étude d'une question qui intéresse tout le monde, la Société a cru pouvoir compter sur le concours du public.

Toute personne, mère de famille ou autre, en possession de documents intéressants sur le sujet, notamment de ces faits si courants d'influence supposée de l'esprit de la mère sur le corps de l'enfant à naître, est priée de vouloir bien les adresser à M. le Dr Goudard, vice-président de la Société, et président de la Commission qui les étudiera et les classera pour en tirer les conclusions qu'ils comporteraient.

Les personnes qui désireraient conserver l'anonymat sont prévenues qu'aucune publication ne sera faite avec les noms propres sans l'autorisation des auteurs.

Jules Janin et le Spiritisme

Jules Janin croyait-il au spiritisme ?

On pourrait le croire d'après le billet suivant, retrouvé dans une collection d'autographes. Cette lettre était adressée au docteur Michalowski, qui avait acheté la maison où le célèbre critique était né et où il avait passé une partie de son enfance.

Au docteur Michalowski, à Saint-Etienne,

« Je n'ai qu'un vœu : c'est que vous restiez dans cette maison jusqu'au jour où j'irai à Saint-Etienne, alors je vous prierai de me prêter votre chambre et de m'y laisser tout seul une nuit et un jour. Peut-être y verrais-je l'ombre souriante de ma mère. »

JULES JANIN.

Nous avons reçu le compte rendu des travaux de l'année 1902, de la Société d'ÉTUDES PSYCHIQUES DE GENÈVE, rapports pour l'exercice de 1902, présentés à l'Assemblée générale du 4 janvier 1903.

Nous regrettons de ne pouvoir insérer le discours si remarquable du Président, mais la place nous fait défaut, car il forme une petite brochure d'une trentaine de pages, mise en vente, au profit de la Société, au prix de 0 fr. 50, comme les précédentes, depuis 1894.

Le procès Rothe.

— De l'*Uebersinnliche Welt*: « Où est Jentsch ? La longue durée de prison préventive subie par le médium bien connu A. Rothe a provoqué dans beaucoup de groupes un sentiment d'étonnement qui va jusqu'au mécontentement. Le retard ne provient pas de la procédure légale, mais de la conduite extraordinaire du non moins fameux Jentsch, l'ancien barnum du médium, qui s'est dérobé par la fuite aux conséquences probables des preuves amassées contre lui. Si quelqu'un de nos lecteurs peut donner quelque renseignement sur le lieu de son refuge il rendra service à la fois à la cause de la justice et à celle de l'humanité. Il ne faut pas compter pour cela sur M. Jentsch lui-même, car dans la précipitation de son départ, il a emporté la caisse commune ».

— Des *Psychische Studien*, d'après le *Berliner Morgenpost*: « Le jugement du médium aux fleurs, Anna Rothe, est maintenant définitivement fixé au 23 mars, devant la seconde cour de justice (Strafkammer des Landgerichts) à Berlin. On compte sur d'intéressantes révélations, car les Spirites font tout ce qui est en leur pouvoir pour fournir des preuves de l'innocence de l'accusée. Il y a 90 témoins à charge et environ 30 à décharge. La plupart de ces derniers ont offert de payer tous les frais de déplacement nécessités par leur comparution.

« Parmi eux se trouve le président Sulzer, de Zurich, vieillard de 70 ans. Comme médecins-experts on compte le médecin du tribunal, Dr Puppe, et un médecin de l'asile des fous de la Charité. L'intérêt que prend le public à cette cause est rendu évident par les nombreuses demandes d'admission adressées à la Cour, et la quantité de billets déjà distribués. Il est probable que le procès emploiera huit jours. (*La presse quotidienne en entretient ses lecteurs au moment où nous mettons sous presse*). N. D. L. R.

RHEA L'ONDINE

(Suite).

IV

Mon père dormit peu et Rhéa peupla son sommeil d'images gracieuses. Albert ouvrit la fenêtre de sa chambre dès les premières clartés de l'aube ;

il admira le paysage autour de lui, et jamais la nature ne lui avait paru aussi belle, aussi souriante ! Bientôt, il entendit une porte s'ouvrir au rez-de-chaussée, il vit Mlle Prunnels et Rhéa enveloppées de longs manteaux courir en riant dans le jardin, puis disparaître derrière un bosquet... Ensuite, il revit les jeunes filles traverser la route et s'arrêter sur la berge du fleuve, enlever leurs manteaux. Elles étaient revêtues d'un costume de bain et toutes deux s'élancèrent dans le fleuve.

Albert prit ses jumelles de marine et se mit fort indiscrètement à regarder les jeunes nageuses, mais ce fut plus particulièrement Rhéa, qui captiva son attention : les cheveux denoués, fendant l'onde avec une agilité peu ordinaire, elle était la plus saisissante représentation de l'Ondine rêvée, sinon aperçue, par les poètes !... — C'est elle, c'est elle ! Je n'en puis douter maintenant, murmurait à mi-voix Albert !... Elle m'aime déjà ; je le sens, elle sera ma femme... ou je mourrais !

Au premier déjeuner, les jeunes gens se retrouvèrent avec l'abandon de vieux amis. On fit le programme de la journée. Le bon M. Nardhyn arrangea toutes choses avec précision ; il avait tout combiné dans la nuit ; aussi ce fut muni de provisions préparées par Kath qu'on se mit en route pour visiter de vieilles ruines, celles d'une ancienne demeure seigneuriale des temps féodaux. L'ex-capitaine, après le déjeuner champêtre, raconta les curieuses légendes se rapportant au vieux château.

Plusieurs fois, durant cette journée, Rhéa et Albert se trouvèrent seuls ; souvent la jeune fille dut s'appuyer sur le bras de son compagnon pour traverser des endroits périlleux ou pour escalader les parties les mieux conservées des ruines.

Esther avait compris Rhéa ; aussi fournit-elle à sa petite amie toutes les occasions de tête à tête possible, sans ostentation, avec l'étranger ; la bonne fille occupa si bien le vieux capitaine en l'entretenant sur ses sujets favoris que M. Nardhyn ne remarquait pas la stratégie amoureuse et savante des deux jeunes gens.

Que de choses se dirent en peu de paroles entrecoupées par des rires et des serremments de main, Albert et Rhéa !

En revenant à la maisonnette, ils étaient convaincus de s'appartenir l'un à l'autre dans le présent, comme ils avaient dû s'appartenir dans le passé.

Vers le soir de cette mémorable journée, Rhéa voulut suivre son père pour accompagner Esther et M. Dumbart à Unkel.

Arrivés chez le pasteur Prunnels, Esther dit quelques mots à son père, et celui-ci dit à son vieil ami, qu'il le priait de leur laisser Rhéa jusqu'au lendemain.

— Je reviendrai reprendre ma fille demain, répondit le capitaine, car je ne puis me passer longtemps de sa présence..., elle est ma seule joie, mon seul bonheur... vous le savez, mon cher pasteur.

Albert et Rhéa échangèrent un regard ; Albert sourit ; la jeune fille comprit son ami ; leurs pensées résonnèrent comme des paroles sonores dans leur cœur.

« Ton père sera le mien, avait dit Albert, je ne te séparerai jamais de lui. »

— J'en suis certaine, avait répondu mentalement Rhéa, je suis sans crainte à ce sujet....

— Vous ne quitterez notre ville que demain ; j'espère, M. Dumbart, dit le pasteur, que vous accepterez de partager notre repas de famille et que vous voudrez bien nous chanter quelques beaux morceaux choisis dans le répertoire français ; ma fille vient de me dire tout le plaisir et l'intérêt qu'elle a eu hier soir à vous entendre chanter.

Albert remercia avec effusion le pasteur de son invitation qui comblait tous ses vœux.

La soirée fut très agréable ; quelques amis étaient venus la passer au presbytère ; on fit de la bonne musique en chantant et enfin, comme il y avait plusieurs jeunes gens, on termina la soirée par une sauterie.

Albert et Rhéa s'enivrèrent de douce volupté dans une valse passionnée, où ils furent admirés pour l'agilité et la grâce de leur danse.

Avant de quitter Unkel, Albert et Rhéa s'étaient fiancés secrètement.

A son arrivée à la Tourette, ma grand'mère fut émerveillée du changement total survenu dans le physique et le moral de son cher fils...

— Ah ! mon cher enfant, que je suis donc heureuse de te revoir en aussi bonne santé.

— Mère ! Mère ! Je l'ai enfin trouvée celle que je voyais dans mes songes ! Je n'étais donc pas un halluciné, un malade au cerveau détraqué ; ma blonde fée du Rhin je l'ai vue en chair et en os ; elle est aussi bonne que belle !... et je me suis fiancé avec elle !... sans te consulter chère mère ! Oh ! excuse-moi, pardonne-moi, je craignais de la perdre...

Mon père, dans une grande exaltation, décrit la demeure modeste du capitaine Nardhyn, l'accueil bienveillant du père et de la fille ; puis il raconta dans tous ses détails les heures si douces passées auprès de sa chère Rhéa.

Ma grand'mère cacha avec soin à son fils son grand désappointement de le savoir fiancé à la légère à une jeune étrangère, dont le seul mérite peut-être était d'être ressemblante au fantôme des rêves enfiévrés de son Albert ; mais la tendre mère retrouvant son fils heureux et bien portant ne fit aucune objection ni remontrances ; elle sourit aux exagérations certaines de mon père. — Bientôt avertis, les amis et voisins de campagne accoururent et furent tous unanimes à reconnaître les bons effets du voyage sur la santé et l'humeur du fils Dumbart.

Mme Monier qui avait partagé le premier repas du retour, fut tout de suite mise au courant des sentiments de mon père pour la jeune Allemande ; en

vieille amie, elle se permit quelques sages réflexions, qu'Albert écouta sans impatience.

— Ma fiancée est pauvre ou plutôt peu fortunée, mais je suis certain de l'honorabilité de sa famille; l'amitié déjà ancienne qui unit les Nardhyn à leur pasteur le R. Prunnels m'en est un sûr garant. D'ailleurs, j'ai constaté que la petite société qui fréquente le presbytère de Unkel témoigne beaucoup d'estime et d'amitié à Mlle Nardhyn.

— Eh quoi! s'écrièrent à la fois Mme Monier et ma grand'mère, le capitaine et sa fille seraient-ils huguenots?

— Mon père, qui n'avait pas même songé à la différence de religion entre lui et Rhéa resta interdit à l'exclamation des deux dames d'une catholicité romaine intransigeante, il le savait depuis longtemps.

Ma grand'mère se sentant soutenue par son amie gronda doucement son fils de s'être engagé aussi légèrement avec une personne n'ayant pas la même foi religieuse que lui... et sa famille; que les unions faites dans de telles conditions étaient rarement heureuses; que tôt ou tard l'harmonie était détruite entre les époux surtout à cause des enfants...

Mon père continua d'écouter sans irritation apparente sa mère et son amie; il dit ensuite froidement :

— Je ne partage pas vos craintes sur la désharmonie possible un jour entre celle qui sera ma femme et moi. Je n'ai pas fait ma demande au capitaine, j'ai voulu laisser à ma mère le temps de prendre des renseignements que, d'avance, je sais excellents sur la famille de ma fiancée, puisque la question d'argent est écartée par moi, je suis assuré du résultat de l'enquête. Rhéa vient d'avoir seize ans, elle m'a donné sa parole...

... Je puis attendre, dès que j'aurais un poste d'ingénieur, ce qui ne peut tarder; je retournerai avec toi ma bien chère mère, en Allemagne; tu verras, tu aimeras Rhéa et nous demanderons officiellement sa main à son père... D'ici à quelques jours, j'écirai au Pasteur, le priant de me confier pour te la montrer la miniature de Rhéa qu'elle a offerte à sa fille aînée Esther.

Mon père parlait avec tant d'assurance que sa mère ne reconnaissait plus son caractère indécis et indolent. Son cœur maternel éprouva un sentiment de jalousie envers cette blonde Allemande, qui lui avait changé en quelque manière son enfant, jusque là complètement soumis à sa volonté très douce d'ailleurs.

— Pauvre grand'mère, elle fut fort triste sans toutefois en laisser rien paraître à son fils... Epouser une protestante,... une fille sans dot!... Une étrangère... Tandis que dans son pays, tout près d'eux, de belles jeunes filles riches, dont on connaissait les familles habitant la contrée depuis bien longtemps auraient été heureuses de devenir sa bru, d'épouser le jeune et sympathique ingénieur fortuné et plein de brillantes promesses pour son avenir!

Grand'mère et Mme Monier eurent des conversations nombreuses sur ce thème; inutile de dire que depuis Luther jusqu'à ce jour, la révolte de ce moine fût critiquée et maudite par les deux dames...

Enfin arriva, un matin, la petite boîte contenant le portrait de Rhéa. Albert plein de joie vint le montrer à sa mère.

— Celle-ci s'écria : Oh ! la ravissante enfant !... Mais ce n'est pas une femme... une fillette tout au plus de quatorze ans !... Tu n'es pas de haute taille, mon Albert, n'empêche que tu ne pourras donner que la main au lieu de ton bras à cette jouvencelle qui semble à peine échappée aux bancs de l'école... protestante, ajouta amèrement ma grand'mère !...

— Il y a un an déjà qu'a été faite la miniature, objecta mon père; d'ailleurs peu importe; Rhéa est d'une santé excellente et grandira peut être encore !... Au reste, c'est une âme que j'épouserai et qui s'unira à la mienne; que dis-je qui est déjà indissolublement liée à la mienne, etc., etc.

Devant l'énergique vouloir de son fils, ma Grand-mère cessa de combattre son amour pour Mlle Nardhyn.

Tout se passa comme l'avait décidé Albert. Après avoir reçu confirmation par de sûrs intermédiaires de l'honorabilité de la famille de Rhéa, après s'être installé dans son poste d'ingénieur à Tours, mon père demanda un congé de quelques jours seulement et il partit avec sa mère pour l'Allemagne.

Rhéa conquit sa belle-mère par sa grâce et les qualités aimables de son caractère, ainsi que par ses talents de maîtresse de maison; ma Grand'mère, musicienne comme son fils, fût charmée du chant de la jeune fille; enfin l'ex-capitaine par sa franchise d'allure, son extrême bonté acheva d'écarter les dernières appréhensions de Mme Dumbart sur l'avenir des jeunes gens.

— Je vendrais ma maisonnette et les terres qui l'environnent, dit en soupirant M. Nardhyn, pour suivre ma fille dans sa nouvelle patrie d'adoption.

... Je veux y acquérir une habitation à peu près semblable à celle-ci et y vivre tout près de mon seul trésor, de ma Rhéa ! que je vais vous donner... Adieu le Rhin mon fleuve aimé. J'ai connu sur ses bords, les seules joies de ma vie... Hélas ! tout cela est loin, loin déjà...

Mais pourquoi m'occuper de ma vieille personne; que suis-je ? Un vieillard qui va bientôt être réuni à ses ancêtres dans le séjour de la grande paix ! Ma fille, ma Rhéa est heureuse, elle a retrouvé la moitié de son âme dans notre Albert ! Que l'Eternel soit béni ! Dieu ne fait que nous prêter des âmes en nous confiant des enfants; nous ne devons penser qu'à eux, à ces chers êtres, et non à nous, qui devons bientôt disparaître, notre tâche étant terminée ici-bas.

Ma Grand'mère causait volontiers avec le vieux capitaine dont la conver-

sation souvent philosophique s'émaillait toujours d'anecdotes de voyages intéressantes et curieuses.

M. Nardhyn parlait assez correctement le français, il avait des tournures de phrases qui amusaient beaucoup ma Grand'mère.

Devenus rapidement assez intimes, ma Grand'mère interrogea son hôte sur ses années de jeunesse et enfin sur la mère de Rhéa; l'ex-capitaine, qui appréciait le caractère affectueux et délicat de son interlocutrice, lui ouvrit son cœur en lui faisant le récit de sa vie, n'ayant eu une valeur réelle pour lui, qu'à partir de son mariage et de la naissance de Rhéa.

V

Je vais résumer cette conversation.

— Je suis le fils de petits commerçants de Cologne; à six ans, je perdis mes parents et je fus recueilli par la sœur aînée de ma mère, qui n'avait pas d'enfants! Cette tante était mariée depuis une douzaine d'années avec un excellent homme bien plus âgé qu'elle; il était comptable dans une fabrique depuis plus de vingt ans. Ayant fait quelques économies avant son mariage, il avait pu donner à sa jeune épouse un confortable auquel ma tante n'était pas habituée; aussi la chère femme en eût-elle toute sa vie la plus sincère reconnaissance à son mari. Mon oncle, qui devint mon tuteur, s'occupa avec zèle et intelligence de la liquidation du commerce de mes parents; il fit valoir sagement le modeste capital réalisé par la vente du fonds de commerce, si bien qu'il pût me faire donner une instruction bien suffisante pour ma situation sociale. Je fus d'abord mis dans une institution presque familiale. Le professeur était en même temps le chef du petit établissement qui ne comptait que quinze à vingt élèves de tous âges; avec ceux-ci, se trouvaient les trois fils de notre maître et ses quatre filles, dont la plus âgée avait dix ans.

J'étais demi-pensionnaire chez le bon M. Beder. La journée finie, mon oncle venait me prendre en sortant de son bureau et ma chère tante m'embrassait toujours tendrement quand j'arrivais à la maison. Je faisais tout mon possible pour me montrer reconnaissant de tant de soins et d'affections.

M. Beder avait un quatrième fils que je n'avais jamais vu, mais dont toute la famille parlait souvent; il était marin et lorsqu'il écrivait à ses parents de longues lettres de plusieurs pages, il arrivait parfois que le professeur lisait tout haut devant nous, les intéressantes épîtres de son fils: la gloire et l'orgueil de la famille! Les détails sur les contrées lointaines, que donnait le jeune voyageur frappèrent mon imagination enfantine, et c'est de là que datèrent mes élans vers la vie aventureuse sur les mers. — Je devorais les livres de voyages et toutes mes conversations avec mon oncle et ma tante n'avaient pour thème que rêves et aventures extraordinaires.

Ma tante Pierrette était mécontente de voir mes goûts (prélude de ma vocation) s'accroître de jour en jour dans la direction des voyages ; elle était si heureuse et si satisfaite la chère femme, d'avoir un brave comptable pour mari, qu'elle songeait déjà à faire de moi le commis, puis le successeur de son tranquille époux, sur le fauteuil de cuir vert !....

Mon oncle lui, était charmé de me voir envisager sans crainte comme un petit homme, les dangers et les péripéties de longs voyages.

Sans doute tante Pierrette et son mari durent avoir quelques discussions ensemble à mon sujet, mais comme toujours l'oncle Fleycher admira la sagesse de Pierrette et céda, comme à l'ordinaire, à ses désirs ; en conséquence, je fus retiré à la fin de l'année scolaire de chez Beder et mis au collège. — Ma tante avait donné un prétexte plausible pour me faire quitter l'institution ; mais comme elle n'avait eu qu'à se louer des relations de M. et Mme Beder, elle resta en relations avec ses braves gens. Chaque fois que ma tante allait voir Mme Beder, je demandais à l'accompagner, ce qui m'était toujours accordé, attendu que les visites se faisaient toujours le jeudi, jour de congé.

Une après-midi, que nous allâmes chez Beder, nous trouvâmes toute la famille y compris les élèves, dans une grande joie, le *Grand homme*, le marin était arrivé de la veille, après plus de trois ans d'absence !

— Mon fils est allé avec son père visiter nos parents, nous dit Mme Beder et les inviter également pour Dimanche à une petite fête que nous donnerons en l'honneur de notre marin, nous comptons sur vous, chère Madame, et sur M. Fleycher : ce sera le Dimanche, cela ne vous dérangera pas !... Quant au petit ami Pierre, je vous l'enlève pour aujourd'hui, il restera à dîner avec nous, pour faire au plus tôt connaissance avec notre voyageur, dont les lettres l'intéressaient si fort !... J'ai déjà raconté à David les réflexions que ses récits suggéraient à votre neveu...

Mme Beder paraissait si fière de son fils, si heureuse de le fêter que ma tante bien qu'à regret dut me laisser à l'institution et promettre en outre, de venir le dimanche suivant avec son mari, prendre part à la fête organisée en l'honneur du jeune marin.

J'étais si content que je craignais toujours de voir ma tante revenir sur sa promesse de me laisser chez les Beder ; aussi lorsque Pierrette se leva pour prendre congé, éprouvais-je un grand soulagement... Je m'essayais déjà à l'ingratitude ! Ce fut la première fois mais non la dernière, hélas !

Enfin, David Beder rentra avec son père ; je lui fut présenté et je l'admirais alors comme un véritable héros ; aussi je ne trouvais pas un mot pour lui exprimer l'opinion considérable que je m'étais faite sur sa personne ; ce fut heureux, je le constatais plus tard..... J'aurais été ridicule !... Mais passons... les discours et les contes bleus débités avec gravité par le beau

jeune homme me tournèrent définitivement la tête, et je résolus d'être marin pour avoir un jour à raconter d'aussi belles prouesses... Mais j'avais compris les craintes de tante Pierrette de me voir prendre une carrière qui me tiendrait presque toujours éloignée d'elle. Je devais, selon ses désirs, devenir comptable; rien n'égalait ce poste enviable pour la chère tante, qui était fière de son Fleycher, bien que fort vieux. En conséquence, je cachais soigneusement mon enthousiasme pour David. Mon oncle et sa femme me crurent revenu à des goûts plus sédentaires.

A treize ans, je commençais à parler de nouveau, mais avec modération, de mon désir de voyager sur mer, et enfin je priais mon oncle de me laisser engager deux ans, comme mousse, sur un navire marchand.

— Je t'en supplie, cher oncle, dis-je à l'excellent homme, plaide ma cause devant ma tante; dis-lui qu'une fois cette fantaisie, ce caprice satisfait, je prendrai la carrière qu'elle voudra. Je parlais si éloquemment et je mis tant de chaleur dans mes arguments, que l'oncle, les larmes dans les yeux, car il m'aimait beaucoup et souffrirait de mon absence, le bon Fleycher, dis-je, promit de parler de cette grosse affaire à sa femme Pierrette.

La tante après bien des objections finit par consentir.

— Je suis bien sûre, me dit-elle, qu'au bout de six mois de navigation, tu en auras par-dessus les oreilles de ta vie à bord... mais tant pis pour toi, ton engagement une fois pris sera de deux ans, et je ne ferai rien, ni ton oncle non plus, pour te rappeler avant terme... Cela t'apprendra à vivre, mon garçon. — Vois-tu, Pierre, tu es trop choyé chez nous!... C'est si triste d'être orphelin en bas âge, que je t'ai rendu la vie plus douce que je ne l'aurai fait pour mon propre enfant...

Et comme je fondis en larmes aux paroles de Pierrette, Fleycher me serra sur son cœur et me dit :

— Mon petit Pierre, ta tante te parle avec tant d'amertume, parce que ton départ la désole; Hé bien, mon enfant, reviens-nous assagi dans deux ans; nous te ferons, Pierrette et moi, un petit nid moelleux pour ton retour définitif. Tu seras si heureux de te retrouver parmi nous, que tu ne souhaiteras même plus de quitter Cologne pour huit jours...

— Et que tu deviendras comptable comme ton oncle, ajouta Pierrette, en s'essuyant les yeux et en m'embrassant avec une tendresse vraiment maternelle.

Un mois après, conduit et recommandé par mon oncle, je fus incorporé en qualité de *moussaillon* sur le bateau *La Brillante*, en partance pour la mer des Indes.

(A suivre.)

M. A. B.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous n'avons dit, faute d'espace, que quelques mots d'AMIAS FRIGOLET (1), le nouveau roman de notre collaborateur M. A. B. aujourd'hui, nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs les quelques lignes suivantes du Dr J. Vindevogel, directeur de l'*Indépendance Scientifique et Médicale*.

« Voici un livre-roman qui met en lumière un coin du monde des esprits, la survivance des âmes, l'éternité de l'esprit, les incarnations des Egos et les mystères qui les entourent. Comme morale, c'est la flagellation du vice, du crime, de l'hypocrisie, du bigotisme, de la cupidité, — même chez les hypnotisés par une prétendue foi dogmatique qui pervertit le cœur *par aveuglement* et qui obnubile la conscience au point de ne plus permettre à l'âme de discerner la beauté de l'état de sérénité dans l'amour désintéressé, de cet amour qui est toute la morale du Christ, morale méconnue et défigurée jusqu' parmi ceux qui prétendent la représenter et la reproduire dans l'action.

Lisez et vous serez édifié. Votre esprit profitera et votre conscience éclairée vous rapprochera de l'Esprit-Dieu et du culte de la Loi d'Harmonie, de Justice et d'Amour dans le noble sentiment de la Fraternité ».

Nous signalons à nos lecteurs l'apparition d'une périodique mensuel : « **Le Monde occulte** », *Revue d'informations et de bibliographie internationale*, destinée : A recueillir les faits psychiques, et elle accueillera volontiers les récits des événements et des phénomènes relatifs à son programme; à faire connaître les ouvrages publiés en France et à l'étranger sur toutes les questions se rapportant à l'étude des Religions et des Philosophies spiritualistes de toutes les Ecoles. Elle publiera une liste d'offres et de demande de livres. Elle donnera le sommaire des Journaux et Revues traitant ces matières; Comme cette Revue n'est inféodée à aucune secte, elle se contentera de faire un exposé impartial sans jamais prendre parti pour une école contre une autre. — PRIX : Le Numéro, 0 fr. 20. ABONNEMENT : Un an, France 3 fr.; Union postale, 3 fr. 50.

Rédaction et Administration : 152, boulevard Montparnasse, PARIS.

Dr J. VINDEVOGEL.

(1) Un volume 3 fr. 50.

Le Gérant : P. LEYMARIE